

Suzanne BARBEAU

Apothéose de Colette

LA remise à Mme Colette de la plaque de grand officier de la Légion d'Honneur a constitué pour l'illustre écrivain une véritable apothéose. L'événement a eu lieu à Paris au Cercle Inter-Allié, au cours d'un déjeuner qui réunissait les deux académies dont l'illustre romancière est la présidente : l'Académie Goncourt et l'Académie du

Disque. L'Académie française elle-même était officiellement représentée puisque l'Amiral Lacaze, Me Maurice Gargon et M. Pierre Gaxotte figuraient parmi les invités.

Il n'avait pas fallu peu de courage à Mme Colette pour assister à cette manifestation donnée en son honneur :

"Je suis très timide", m'avait-elle confié elle-même au moment où je l'aidais à monter en voiture devant sa maison du Palais Royal qu'elle ne quitte presque plus. Plus encore que la timidité, c'est la souffrance qu'il lui fallait vaincre, cette souffrance presque continue que lui imposent des rhumatismes qui ont paralysé ses jambes. Elle n'avait pas pour autant renoncé à la coquetterie et c'est dans une robe-manteau noir, sobre mais très seyante, qu'elle se présentait à la cérémonie. Plus encore que la timidité, c'est la souffrance qu'il lui fallait vaincre, cette souffrance presque continue que lui imposent des rhumatismes qui ont paralysé ses jambes. Elle n'avait pas pour autant renoncé à la coquetterie et c'est dans une robe-manteau noir, sobre mais très seyante, qu'elle se présentait à la cérémonie. Plus encore que la timidité, c'est la souffrance qu'il lui fallait vaincre, cette souffrance presque continue que lui imposent des rhumatismes qui ont paralysé ses jambes. Elle n'avait pas pour autant renoncé à la coquetterie et c'est dans une robe-manteau noir, sobre mais très seyante, qu'elle se présentait à la cérémonie.

Au dessert, M. André Marie, ministre de l'Education Nationale, après un discours où il rendit hommage à cette œuvre qui a fait "d'une femme de notre temps un écrivain de tous les temps", a épinglé lui-même sur la poitrine de Mme Colette, dont il était le parrain, la croix en platine enrichie de pierres précieuses, insigne d'une dignité qu'elle est la seule femme aujourd'hui à avoir le droit de porter.

Dialogue franco-allemand

AU cours d'une récente rencontre organisée à la Sorbonne, quelques personnalités féminines de France et d'Allemagne ont étudié le rôle social de la femme dans ces deux pays. Mme Emmanuel Mounier, assistée de Mesdames Prélôt, Roux et Carrel, y a exposé la situation et le point de vue français; Mme A. Glaser, chef du Service d'information pour les questions féminines du gouvernement fédéral, et Mme Lucie Beyer, ont parlé de la situation sociale en Allemagne de l'Ouest.

Ephémérides

1657 — 22 mai. Marguerite Bourgeoise commence la construction de la chapelle Notre-Dame de Monsecours. Maison neuve, gouverneur de Montréal, et Lambert Closse travaillent à cette construction comme simples ouvriers.

1815 — 27 mai. Mort à Québec du grand parlementaire J.-Antoine Panet, patriote éclairé et l'un des chefs de la résistance française après la conquête du Canada par les Anglais.



Voici Marilyn Monroe qui aurait été vue, en pleine rue, ainsi vêtue. Ce fut un agréable spectacle pour la plupart des témoins.



Le manteau de chevreau chinois jouira d'une grande popularité l'année prochaine. Les montrealais ont pu l'admirer récemment à l'exposition des fourrures.

UNE rumeur, vraie ou fausse, court la Haute-Autriche et la province du Salzbourg depuis la fin de la guerre : la veille de son arrestation par les troupes alliées, Goering aurait fait cacher un trésor inestimable dans un des nombreux lacs de cette région montagneuse, dans l'espoir de venir le reprendre un jour. Mais dans quel lac ? Au fond de celui de Zell ou dans l'Attersee ? Les avis sont partagés. Dans les deux cas, il existe des témoins de bonne foi, qui ont vu l'immersion des caisses. Et dans les deux lacs, aujourd'hui, des scaphandriers et plongeurs viennent de se mettre à l'œuvre pour retrouver ces richesses perdues. Peut-être y a-t-il effectivement deux trésors immergés. En tout cas, la certitude est partout exprimée qu'avant la fin de l'été, l'or de Goering aura été retrouvé.

Des caisses pleines de diamants...

Zell-am-See est une petite cité estivale, à quelques kilomètres de Salzbourg et de Berchtesgaden, sur la ligne de l'Orient-Express. Au loin, sur les pentes de la montagne, se profile le château que Goering habita et près duquel il fut arrêté, à l'Armistice.

"Dans les derniers jours de la guerre — racontent les habitants de Zell — des compagnies de SS sont venues à plusieurs reprises sur les rives du lac pour y décharger de grosses caisses en fer qui furent jetées dans le lac."

Des hommes et des femmes, cachés derrière leurs volets fermés, ont assisté à l'opération. Les SS sont revenus deux ou trois fois de suite, de jour et de nuit.

Ils entraient ensuite directement au château de Goering. A l'endroit où ces caisses furent immergées, le lac atteint une profondeur de 108 mètres. Dans les jours suivants, d'autres unités de l'Armée allemande en déroute jetèrent, un peu plus loin dans le lac, de grandes quantités de matériel de guerre, des appareils d'optique aussi bien que des machines à écrire, des mitrailleuses, voire des bouteilles de vin, de liqueur et de kirsch. Des bouteilles vides sont revenues à la surface de l'eau.

"Dans les caisses de Goering, affirment les habitants de Zell, il y a de l'or et des diamants !... Ce sont les SS qui l'ont dit après la guerre !..."

Alléchés par l'aubaine, deux hommes de Zell, les frères Egger, forgerons de leur métier, décidèrent de tenter l'aventure. Ils firent les plans, construisirent et mirent au point un scaphandre, dont les techniciens disent qu'il constitue un progrès remarquable sur ceux employés généralement. Plus exactement, il s'agit d'une sorte de batiscaque rectangulaire, dont les plaques d'acier ont six millimètres d'épaisseur. On s'assied à l'intérieur de l'appareil muni, à la hauteur du visage, d'une plaque de verre épaisse et

grillagée. Une lampe, développant un faisceau lumineux, permet de voir dans les profondeurs. Il a fallu près de trois ans pour construire cet appareil.

Les frères Egger ont amarré deux pontons à quelques mètres de la rive, au point précis où le trésor de Goering a été jeté dans l'eau. Ils viennent d'expérimenter leur scaphandre. Son premier occupant fut un mannequin et un chargement de pierres qui descendirent jusqu'au fond, soit à 108 mètres, pour remonter en une minute et demie, par le moyen d'un treuil. Ce fut l'aide des frères Egger, M. Hans Scharrer, qui se soumit aux tentatives suivantes. Il plongea d'abord à 40 mètres, puis à 60 mètres. Une dernière expérience l'a descendu à près de 80 mètres. M. Scharrer n'a rien vu au fond du lac. Il espère descendre à plus de cent mètres quand le temps se sera amélioré et que les eaux seront plus calmes.

On raconte que ce serait un ingénieur des usines de Kaprun qui aurait avancé aux frères Egger les 20,000 shillings que cette opération a coûté jusqu'ici.

Vers un procès international ?

Mais cette partie de l'Autriche, on le sait, est occupée par les

Américains. Des officiers se sont présentés aux frères Egger pour leur déclarer :

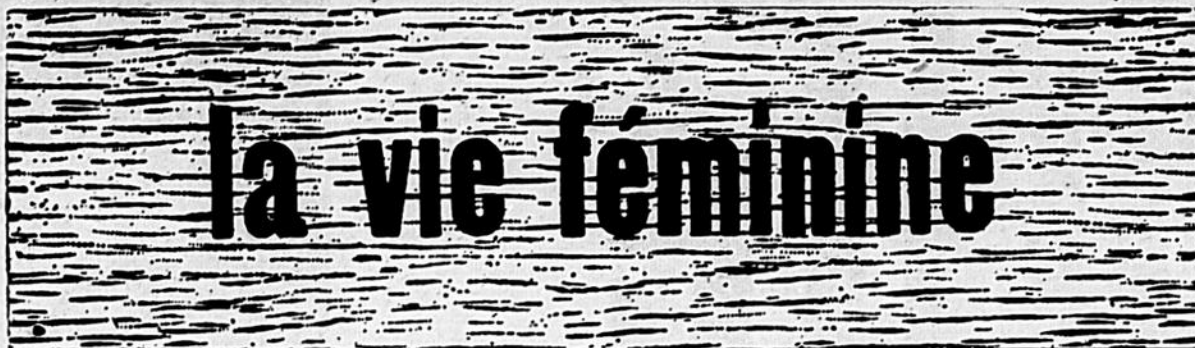
"Si le trésor de Goering existe et que vous le trouvez, il sera mis sous séquestre comme appartenant aux armées alliées."

"C'est ce qu'on verra !" ont répondu les frères Egger. "La loi promet et réserve la moitié du trésor à celui qui l'a trouvé. Ce sera un beau procès devant le tribunal international de La Haye !"

Appelés devant le commandement régional de l'Armée américaine, les frères Egger ont déclaré qu'ils ne cherchaient pas le trésor de Goering, mais qu'ils travaillaient pour le compte d'un ingénieur des usines motrices de Kaprun dont l'auto, il y a quelques semaines, tomba dans le lac. D'autre part, le bourgmestre de Zell raconte que c'est pour attirer les touristes dans sa cité pendant l'été que l'on a imaginé de construire cette attraction inattendue. Mais les Américains se méfient. Ils font surveiller les travaux de l'ancien château de Goering, par des sentinelles munies de fortes jumelles !...

Le trésor de l'Attersee

L'histoire du second trésor de



La vie féminine

L'action des femmes et l'unité de l'Europe

J'AI été reçue par le président de la République Fédérale Allemande, M. Theodor Heuss, et il a bien voulu parler librement avec moi.

Nous étions dix jeunes femmes journalistes, venues de dix pays différents, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Finlande et la Suisse, pour assister au Premier Congrès International de Journalistes du sexe féminin, organisé par le Ministère de l'Informatin de la République Fédérale. Ce Congrès a réuni au milieu de janvier, à Bad Homburg, près de Francfort, cinquante journalistes étrangères et une soixantaine de journalistes étrangères allemandes, et cette visite au Président Heuss devait marquer la clôture des travaux.

Comme il est d'usage en pareil cas, la visite était, sinon minutée, du moins préparée avec le plus grand soin. Attendues à la Présidence à midi très précis, nous avons été introduites d'abord dans une salle rectangulaire, simplement meublée, mais avec beaucoup de goût. Par les grandes portes vitrées, nous pouvions apercevoir le Rhin et une partie du petit parc qui entoure la résidence présidentielle, bâtiment de style bizarre, construit par un grand industriel russe au début du siècle, qui n'a que deux étages et dont les appartements sont de proportions agréables.

Le chef du protocole nous groupa en demi-cercle, recommanda de ne pas écrire pendant l'audience et surtout de ne pas poser au Président de questions politiques délicates, M. Heuss devant, en tant que Président de la République, demeurer au-dessus des partis et agir ou parler avec le maximum de diplomatie.

M. Heuss, l'Allemand No 1, entra en souriant, s'inclina sans rien de la légendaire rigidité germanique, et, après quelques paroles de bienvenue, laissa le Président du plus important groupe féminin allemand nous présenter une à une avec mention de nos noms et de nos pays respectifs.

M. Heuss est lui-même un ancien journaliste, et grâce sans doute à cette complicité tacite qui permet entre gens de métier l'é-

tablissement d'un contact immédiat, il déclara qu'il ne croit pas à l'efficacité des écoles de journalisme, mais uniquement à l'enseignement qui s'acquiert par des années de pratique, à la condition d'aimer passionnément son métier. Avant de nous introduire dans un salon voisin, il évoqua quelques souvenirs de circonstance ! C'est lui qui, très jeune journaliste, dut, en 1908, initier Mme Wolf, la première journaliste allemande, aux secrets de sa profession.

Et bientôt nous étions confortablement installées dans de profonds fauteuils de satin, dans un salon meublé de quelques pièces anciennes et décoré de tableaux de mai-

par

Paulette
KRAUSS

tres allemands du siècle dernier, devant des verres de porto et des cigarettes. On nous pria de poser si possible nos questions en allemand, mais trois interprètes étaient là pour nous traduire au fur et à mesure nos questions et les réponses du Président, pour les personnes présentes ne comprenant pas l'allemand.

Favorisée par le hasard, je me suis trouvée assise à côté du Président. Ainsi ai-je pu observer l'extraordinaire jeu de ses yeux et noter que, bien que pesant toujours ses mots, il se trahissait constamment par l'expression de son regard. Ses yeux sont légèrement fendus, de couleur changeante, assez malicieusement par instants, pour exprimer bientôt une profonde compassion humaine. Souvent en nette contradiction avec les paroles dictées par une diplomatie prudente, ces yeux sont de ceux qui ne savent pas mentir.

Une journaliste suisse, malgré l'interdiction de poser des questions politiques, demanda l'opinion du Président au sujet du Gallup américain sur la renaissance du nazisme. M. Heuss répondit qu'il ne suffit nullement de consulter des centaines, voire des milliers de personnes, prises au hasard, sur leurs idées pour con-

naître l'opinion d'un peuple, et que le procédé du Gallup ne peut être qu'un non sens (le mot allemand "Blech" qu'il a employé est intraduisible).

Vint mon tour. Un sourire m'encourage. Je ne voulais pas poser une question à l'homme d'Etat, au chef d'une nation, hier encore ennemi de la France, mais à l'homme tout court, qui a toujours tenu compte de l'opinion des femmes.

"Croyez-vous, Monsieur le Président, que les femmes allemandes et les femmes françaises peuvent accélérer la réalisation d'une Europe unie, et comment envisagez-vous qu'elles doivent se comporter les unes envers les autres ?" Un autre sourire et un rapide coup d'oeil dans ma direction furent sa réaction immédiate. Puis, sans avoir besoin de réfléchir, il répondit : "Mais oui, les femmes peuvent beaucoup ; mais encore faut-il qu'elles se connaissent mieux. La Française moyenne ne voyage pas encore beaucoup ou seulement en voyage organisé, ce qui ne permet aucun contact avec la population. Pour s'aimer, il faut savoir accepter les défauts et apprécier les qualités, mais comment y arriver par-delà les frontières ?"

"Pour que nos deux peuples, hommes et femmes, puissent se rapprocher, il faut que les Français (la chose est valable pour les Anglais aussi) voient avec plaisir les Allemands travailler avec application et que les Allemands se montrent un peu plus patients avec leurs voisins ! Bien sûr, les élites, les savants, les artistes ont déjà franchi ce pas, mais les masses en sont encore loin. Mais quand, demain peut-être, l'Europe unie sera enfin une unité économique, le reste viendra naturellement peu à peu."

Avec l'aide d'un interprète, la journaliste espagnole a sollicité un message du Président allemand à ses lecteurs. Le Président s'en tira, avec beaucoup d'esprit d'auteurs : "En qualité de chef de l'Etat, je ne suis pas autorisé à adresser de message ; mais je peux vous dire que j'adore "Don Quichotte" et Cervantès, et que la femme de l'ambassadeur d'Espagne n'est pas seulement une femme ravissante mais aussi une ex-

Pour le Couronnement



Miss Canada est au premier rang de ceux qui représenteront notre pays aux fêtes du Couronnement de la reine Elizabeth II, le 2 juin prochain. Marilyn Reddick, d'Agincourt, Ontario, a choisi une magnifique robe blanche en dentelle sur nylon dont la jupe est plissée à l'arrière. Il a fallu 20 verges carrées de matériel pour confectionner cette robe.

cellente maîtresse de maison. Le poisson au riz que j'ai mangé chez elle à Noël était si délicieux que j'en ai demandé la recette".

La Suédoise aurait voulu savoir s'il était vrai que la jeunesse allemande ne croit à rien et vit sans idéal. M. Heuss expliqua les difficultés de cette jeunesse, à qui on a bourré le crâne pendant tant d'années et qui a assisté à l'effondrement total de son pays. Mais cela commence à aller mieux et c'est justement parmi les jeunes que l'on rencontre les plus ardents partisans de l'Europe unie. D'ailleurs les échanges de jeunes entre pays différents contribuent à la création d'un esprit nouveau chez les enfants.

Et puis une heure avait passé. Il fallut se lever, prendre congé, partir. Je ne sais pas si ce fut un geste symbolique ou encore un hasard, mais M. Heuss m'a tendu la main, à moi seule, et en prononçant mon nom qu'il avait retenu, il m'a souhaité bonne chance...

ENTRE BOHEMES

Deux bohèmes qui, n'ont pas diné, rentrent dans un taudis, mourant de faim et de froid.

—Sapristi, dit l'un, j'ai la chair de poule.

L'autre piteusement :

—Si encore on pouvait en faire du bouillon.

Et la margarine ?

Nous ne prétendons pas étudier ici les dessous de la question mais ce qui entre dans la margarine. Ce n'est pas cela qui nous dira pourquoi ce produit, qui a droit de cité ailleurs, se voit refuser l'entrée du Québec. Un indésirable, sans aucun doute, mais sous quel chef d'accusation ?

Il ne contient que des ingrédients propres à la consommation : de la graisse végétale ou animale, du sel, du lait entier ou écrémé, des vitamines, une matière colorante. On chercherait en vain dans ses parties constituantes la raison de l'anathème qui le frappe. Napoléon III s'est même fourvoyé jusqu'à accorder à l'inventeur un prix spécial pour avoir mis sur le marché "une matière grasse aussi appétissante, aussi stable et nutritive que le beurre."

Le chimiste français Hippolyte Mege-Mouriez, qui inventa le produit vers 1870, lui donna le nom de margarine, du grec "margarites" qui veut dire perle.

PERSEVERANCE

—Mademoiselle, pensez-vous qu'une femme puisse être amoureuse d'un homme à première vue ?

—Certes non.

—Bien. Dans ce cas, je vous ferai une nouvelle visite, demain.

Des scaphandriers cherchent dans les lacs autrichiens

L'inestimable trésor de Goering

Ils entraient ensuite directement au château de Goering. A l'endroit où ces caisses furent immergées, le lac atteint une profondeur de 108 mètres. Dans les jours suivants, d'autres unités de l'Armée allemande en déroute jetèrent, un peu plus loin dans le lac, de grandes quantités de matériel de guerre, des appareils d'optique aussi bien que des machines à écrire, des mitrailleuses, voire des bouteilles de vin, de liqueur et de kirsch. Des bouteilles vides sont revenues à la surface de l'eau.

"Dans les caisses de Goering, affirment les habitants de Zell, il y a de l'or et des diamants !... Ce sont les SS qui l'ont dit après la guerre !..."

Alléchés par l'aubaine, deux hommes de Zell, les frères Egger, forgerons de leur métier, décidèrent de tenter l'aventure. Ils firent les plans, construisirent et mirent au point un scaphandre, dont les techniciens disent qu'il constitue un progrès remarquable sur ceux employés généralement. Plus exactement, il s'agit d'une sorte de batiscaque rectangulaire, dont les plaques d'acier ont six millimètres d'épaisseur. On s'assied à l'intérieur de l'appareil muni, à la hauteur du visage, d'une plaque de verre épaisse et

grillagée. Une lampe, développant un faisceau lumineux, permet de voir dans les profondeurs. Il a fallu près de trois ans pour construire cet appareil.

Les frères Egger ont amarré deux pontons à quelques mètres de la rive, au point précis où le trésor de Goering a été jeté dans l'eau. Ils viennent d'expérimenter leur scaphandre. Son premier occupant fut un mannequin et un chargement de pierres qui descendirent jusqu'au fond, soit à 108 mètres, pour remonter en une minute et demie, par le moyen d'un treuil. Ce fut l'aide des frères Egger, M. Hans Scharrer, qui se soumit aux tentatives suivantes. Il plongea d'abord à 40 mètres, puis à 60 mètres. Une dernière expérience l'a descendu à près de 80 mètres. M. Scharrer n'a rien vu au fond du lac. Il espère descendre à plus de cent mètres quand le temps se sera amélioré et que les eaux seront plus calmes.

On raconte que ce serait un ingénieur des usines de Kaprun qui aurait avancé aux frères Egger les 20,000 shillings que cette opération a coûté jusqu'ici.

Vers un procès international ?

Mais cette partie de l'Autriche, on le sait, est occupée par les

Américains. Des officiers se sont présentés aux frères Egger pour leur déclarer :

"Si le trésor de Goering existe et que vous le trouvez, il sera mis sous séquestre comme appartenant aux armées alliées."

"C'est ce qu'on verra !" ont répondu les frères Egger. "La loi promet et réserve la moitié du trésor à celui qui l'a trouvé. Ce sera un beau procès devant le tribunal international de La Haye !"

Appelés devant le commandement régional de l'Armée américaine, les frères Egger ont déclaré qu'ils ne cherchaient pas le trésor de Goering, mais qu'ils travaillaient pour le compte d'un ingénieur des usines motrices de Kaprun dont l'auto, il y a quelques semaines, tomba dans le lac. D'autre part, le bourgmestre de Zell raconte que c'est pour attirer les touristes dans sa cité pendant l'été que l'on a imaginé de construire cette attraction inattendue. Mais les Américains se méfient. Ils font surveiller les travaux de l'ancien château de Goering, par des sentinelles munies de fortes jumelles !...

Le trésor de l'Attersee

L'histoire du second trésor de

Goering est plus dramatique. Celui-ci serait contenu dans un avion qui s'abattit en flammes au milieu de l'Attersee, le plus grand lac du Salzammergut, sur la ligne de Salzbourg à Linz, à proximité de la frontière allemande. Toute une population a assisté à l'événement, dont le récit est complet et authentifié. C'est le capitaine de la marine fluviale autrichienne, Karl Kaltenberger, qui le rapporte.

"C'était dans la matinée du 17 avril 1945, dit-il. Les troupes allemandes de Haute-Autriche étaient cernées par les Alliés. J'étais sur le lac, commandant mon bateau, ayant à bord une soixantaine de passagers. Soudain, nous vîmes paraître au-dessus des montagnes, venant d'Allemagne, un grand "Junker 88", qui fut tout de suite pris sous le feu des chasseurs américains. Criblé de balles, le "Junker" cherchait à atterrir. Ses moteurs flambaient. Il tomba dans le lac, à moins de 300 mètres de mon bateau et à environ 800 mètres du rivage. Je fis donner un coup de barre pour me porter au secours des occupants de l'avion. Sur le fuselage, deux officiers essayaient de se débarrasser de

leurs vêtements. Je pus les recueillir à bord de mon bateau. Un troisième, qui paraissait blessé, sortit de la carlingue et se jeta à l'eau. Au moment où nous allions le hisser à bord, le "Junker" explosa et s'enfonça dans les flots, provoquant un énorme tourbillon. Mon bateau était en danger. L'homme fut pris dans le tourbillon et coula à pic."

Sur le pont du bateau, les deux officiers rescapés racontèrent — et soixante personnes ont entendu ces propos — que leur avion était le dernier courrier de l'armée allemande, transportant les ultimes ordres pour l'armée d'Italie en déroute, ainsi que des caisses remplies d'or. A ce point du récit, les témoignages divergent. Les uns prétendent qu'un des officiers aurait déclaré que cet or appartenait à Goering. D'autres disent qu'il ne fut pas question de Goering, mais de "Grands du Troisième Reich". Après avoir été débarqués sur le rivage, les deux hommes disparurent et nul ne les a jamais plus revus.

L'avion sera renfloué
Depuis ce jour-là, toutes les populations des villages autour de l'Attersee sont fascinées par le

trésor englouti. Le propriétaire d'une boîte de nuit de Graz, M. Waldemar Kandel, a mis sa femme à la tête de son commerce et, muni de gros capitaux, il est venu s'installer sur les bords de l'Attersee. Il a fait construire une cloche sous-marine, qui va lui permettre d'explorer cet été les fonds du lac.

En attendant, un jeune plongeur, Heinz Polke, champion de nage sous-marine, s'est déjà livré à de nombreuses investigations. Mais l'emplacement où l'avion a coulé n'est pas aisé à repérer de façon exacte et, en certains endroits, le lac atteint 180 mètres de profondeur.

Peu importe, la cloche et les pontons sont prêts et M. Kandel estime que le renflouement de l'avion pourra avoir lieu vers la fin de l'été prochain. En attendant, il a déjà réalisé d'importants bénéfices. Un trust de journaux américains a mis à sa disposition des sommes importantes, à la seule condition que le courrier transporté par le "Junker" lui soit cédé en toute propriété. Quant au gouvernement autrichien, il a donné l'autorisation de procéder aux recherches, sous réserve que la moitié du trésor lui revienne.

Une chose est surprenante dans cette affaire : c'est l'optimisme de M. Kandel et la facilité avec laquelle il engloutit des sommes importantes dans cette entreprise. On raconte que ce serait les deux officiers du "Junker" abattu qui, par l'entremise de Kandel, financeraient les travaux. Il y aurait donc de telles masses d'or dans l'avion englouti ?

Charles REBER

MON JOURNAL

24 AVRIL. — Lors de sa révélation franche et nette aux Folies-Bergère, il y a quelque vingt-cinq ans, Joséphine Baker, brune fille des îles, ne paraissait pas particulièrement hantée par les préoccupations raciales. Elle s'occupait de son minimum et préférait les palaces à la case de l'oncle Tom. Avec les années, l'idéologie a percé sa pointe dans sa jolie tête. Certaines déconvenues l'ont poussée à la réflexion. Il y a des endroits dans le monde où on lui a fait grise mine à cause de la pigmentation de sa peau, précisément au moment où la prudence lui avait enseigné d'en laisser voir le moins possible. Comme c'est injuste! Joséphine a pris dès lors une conscience aiguë du racisme. Mais la parole est peu et le geste est puissant! Aussi bien le colibri zébrant qu'il n'avait que deux amours, son pays et Paris, a-t-il résolu d'élargir le cercle de ses conquêtes. Joséphine se monte une famille, comme d'autres se montent une bibliothèque: elle adopte cinq enfants de deux ans choisis parmi des nationalités très différentes: un Scandinave, un Sud-africain, un Japonais, un Indien et un Israélien. Cette marmaille cosmopolite respire l'air pur de France, dans une propriété de la Dordogne que le mari de la vedette, le chef de jazz-band Jo Bouillon, est en train de faire aménager à cette fin. «Je m'attacherai à ce que le plus grand respect des opinions et des croyances d'autrui soit observé», déclare la généreuse Joséphine. Je n'éprouve aucune inquiétude pour les opinions de ces moutards de deux ans, qu'elle doit se rendre quérir sur place, selon le vieux principe qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Un brave petit cœur, cette Joséphine à la peau chocolatée!

25 AVRIL. — A la lecture de la dernière pièce de Jacques Deval, je me fais cette réflexion qu'il est bien difficile, pour un écrivain chevronné, de ne pas céder aux facilités du métier. Ce recours au procédé est tout particulièrement sensible chez les fabricants de pièces; ils ne conservent pas longtemps cette pureté exigeante sans laquelle une œuvre n'est pas authentique. C'est peut-être qu'une aventure dramatique est avant tout une entreprise collective et qu'il faut ne rien négliger pour éviter une déconiture financière. Trop d'intérêts sont en jeu. L'écrivain se voit (souvent) réduit à s'en tenir à des recettes éprouvées et usées, afin de ne pas étonner et éloigner un public toujours capricieux. L'attitude est-elle aussi pratique qu'elle le semble de prime abord? Je me permets d'entretenir quelques doutes sur son efficacité.

26 AVRIL. — Je viendrai comme un voleur... La phrase se confirme tous les jours, elle nous attend davantage quand nous sommes devant la tombe d'un homme pour qui l'on a ressenti beaucoup d'admiration et

qui nous a témoigné de la bienveillance. Le R. P. Alfred Bernier, a.j., doyen de la Faculté de Musique, a été foudroyé. Nous avions bavardé quelques jours plus tôt; s'il avait une certaine lassitude, il ne ralentissait en rien son rythme de vie. Il alliait une simplicité de bonne compagnie à un raffinement de grand civilisé. Il aurait pu répéter, après Valéry Larbaud: Beauté, mon beau souci... Il avait une répulsion naturelle pour toutes les formes de la laideur. Pour lui, l'art était une forme conquérante de l'apostolat. Il meurt trop tôt, n'ayant eu le temps de terminer la vaste œuvre qu'il avait mise en chantier et qui lui tenait si étroitement à cœur. Nous conserverons sa mémoire.

27 AVRIL. — Nous sommes quelques journalistes à assister à la projection d'un film en primeur. Nous en avions beaucoup entendu parler. La séance est agréable, bien sûr; plusieurs interprètes, parmi les

par
**Roger
DUHAMEL**

plus grands, de l'écran français. C'est l'argument qui est indigent. Ce n'est pas la première fois qu'il en est ainsi. On éprouve le sentiment que trop souvent de bons comédiens sont trahis par leur rôle. Il faut reconnaître que les bons rôles ne sont pas légion. Et il faut bien tourner...

28 AVRIL. — Ce sera désormais sir Winston! Faut-il s'en réjouir? Après tout, pourquoi pas? Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, ils auront besoin de décorations. Les médailles et les bouts de ruban attirent sur eux l'attention respectueuse des foules. Un peuple démocratique se distingue particulièrement par son affection badaude pour les insignes extérieures des castes aristocratiques. Ce n'est pas le seul paradoxe de la psychologie humaine. Il est cependant heureux que le choix de la reine se soit porté sur un homme qui honore le titre qu'il portera désormais. A bien y

revoir, Churchill n'avait pas besoin de cette distinction. Il a fait sa trouée dans l'histoire par lui-même.

29 AVRIL. — Parce qu'il a réclamé une télévision autonome, le professeur Lower est durement pris à partie. Le problème qu'il soulève mérite mieux qu'une réprimande superficielle. Ce qui importe, c'est de savoir si nous pouvons sans danger nous inféoder à tout ce qui est américain. A plusieurs égards, nous sommes dans le même camp que les Etats-Unis et j'estime puéril de nous en plaindre. En revanche, il faut tout mettre en œuvre pour conserver notre originalité nationale. Les modes d'information moderne peuvent contribuer à effacer graduellement nos caractéristiques propres. Notre voisinage géographique nous empêche de soutenir qu'il soit possible — et même souhaitable — d'interdire toute infiltration. Il est néanmoins indispensable que nous fassions notre possible pour accuser notre personnalité.

30 AVRIL. — Je termine un article en faveur des Amis de l'Art, à l'occasion de leur souscription annuelle. C'est une œuvre bien sympathique. Il n'est pas nécessaire d'être très âgé pour comprendre le progrès considérable que cette initiative a apporté à la jeune génération qui trouve ainsi bénéfice à se familiariser avec toutes les formes d'expression artistique, au moment de la formation, au moment où les impressions se gravent plus fortement dans les esprits et dans les cœurs. C'est le grand mérite de Mme Hector Perrier d'avoir vu juste et de n'avoir pas boudé la besogne. Dans les débuts, d'aucuns ont pu penser qu'il ne s'agissait que d'une certaine agitation mondaine. Après tout, la femme d'un ministre a tout avantage à se placer en évidence! Eh bien, non, il y a déjà longtemps que le ministre a abandonné la politique et qu'il compte parmi nos meilleurs juges, et son épouse poursuit avec la même énergie ce qui est devenu l'œuvre de sa vie. Les Amis de l'Art apportent une précieuse contribution à la vie intellectuelle de notre jeunesse. Mme Perrier et ses collaborateurs ont travaillé en terre fertile.

Le sans-atout de Miss Jane

WILLIAM SEALE, beau gaillard de six pieds, un as d'aviateur, rencontre Geoffrey Steele, un mathurien qui semble perdu sur le terrain des vaches. Steele invite donc Seale à sa chambre d'hôtel, en lui glissant dans l'oreille que

deux bien jolies filles les y attendent.

Loin de son hélice, Seale ne sait pas toujours se défendre et accepte l'invitation du matelot, qui avait dit vrai.

Dans un déshabillé qui n'avait rien du progressif, sous la lampe rose d'un amour de boudoir, veillent Annie et Jane, la première, rousse pimentée, la seconde, blonde comme Cérès, au milieu de ses blés mûrs.

Les deux couples se mettent à jouer au bridge. C'est un jeu fort prisé chez ces dames, où la meilleure main — ne soyons pas indiscret — gagne toujours. Jane fait un sans-atout. Annie conduit une suite de cœur à faire pâlir le meilleur bridgeur. Et ainsi pendant une heure, jusqu'au... "grand slam".

Soudain la lumière manque. Est-ce le gérant de l'hôtel qui décide de pratiquer l'obscurité, par crainte de bombes atomiques?

Est-ce Jane qui a coupé le courant pour reposer ses jolis yeux, après tant de brasses et rebrasses? Il ne faut tout de même pas que la Dame de Pique se prenne pour le Valet de Trèfle... ou le Roi de Cœur!

Impossible de continuer le jeu de cartes dans l'obscurité. Les couples attendent. Seale l'aviateur sent la caresse d'une main qui frôle son pantalon. Expert en vol plané il s'étire davantage, laisse faire, assuré qu'il y a là des doigts de petite femme avisée. Il faut attendre. Pas de soupirs, pas le moindre petit cri de surprise ou d'émotion.

Enfin la lumière revient. Annie remplace ses frisettes, tandis que Jane relève un bas de nylon outrageusement descendu à sa cheville, un de ces bas qui se

L'or et la guerre en Corée...

L'OUEST en l'occurrence c'est la Corée, puisque depuis Galilée, on est toujours l'Orient de quelqu'un. En Corée, et grâce au Général Mark Clark (nous avons failli écrire le généreux Mark Clark) la guerre va prendre une nouvelle allure.

Le général, saisi d'une idée géniale, a offert la somme de dix mille dollars au premier pilote Nord-Coréen qui, avec son "Mig-15" viendra se poser sur un aéroport allié.

Les autres aviateurs communistes qui suivraient, avec leur appareil, toucheraient 50,000 piastres, ce qui est tout de même une somme.

En achetant ainsi tous les avions ennemis, si les aviateurs veulent bien y mettre du leur, les Américains gagneront facilement en Corée la bataille de l'air. Notez qu'un chasseur "F-86 SABRE" coûte 230,000 dollars, à l'état neuf; on voit l'économie réalisée.

En généralisant le système, on pourrait également offrir cent dollars à chaque fantassin nord-coréen qui accepterait de franchir les lignes alliées pour venir se mettre au vert dans les camps de repos de l'île de Kojé. Pour la modique somme de cent millions de dollars, on s'offrirait ainsi toute l'armée communiste. Notez toujours, qu'une semaine de combat en Corée coûte 104 millions de dollars aux Nations Unies. Les experts de Washington pourraient même calculer qu'en donnant cinq mille piastres par tête de fantassin coréen, on ne dépasserait pas l'ensemble des sommes dépensées annuellement en Corée, soit cinq milliards de dollars. Sans compter que cette façon élégante de mettre fin à la guerre, plairait beaucoup aux soldats alliés; on remplacerait leurs fusils par des stylos à bille et leurs cartouchières par des carnets de chèque: ils deviendraient les caissiers de l'Oncle Sam, toujours prêts à verser son or, pour faire régner la paix dans le monde.

Louis-Martin TARD

ravalent toujours à la noirceur.

Mais où donc est Steele le marin? Plus de Steele! L'aviateur, qui conserve le souvenir de ces doigts chauds dans ses poches de pantalon s'éveille enfin à la triste réalité. Il se fouille pour découvrir que les \$110 qu'il recevait tantôt de son paie-maitre, il ne les a plus.

N'ayant pas même de quoi payer un taxi aux subtilisantes joueuses de bridge, le pâtre les accompagne à la cage de l'ascenseur, les salue et dégringole dans l'escalier pour aller alerter les policiers.

Après plusieurs visites avec les agents Seale retrouve son matelot dans une boîte de nuit noyée du boulevard Saint-Laurent, en train d'inviter cette fois un fantassin à le suivre à sa chambre d'hôtel pour une partie de bridge. Mais les limiers pincet prestos le bridgeur pincet-sans-rire.

Traduit devant le juge Charles-Edouard Guérin, Steele a admis sa culpabilité. Le tribunal, après avoir obtenu la promesse qu'il remboursera sa victime des sa sortie des cellules, lui impose comme peine les quelques heures passées en prison, non sans lui conseiller de retourner à son bateau, et ne plus monter de bateaux aux gars de l'armée avec une rousse Jane et une blonde Annie.

Adolphe NANTEL

Eisenhower face à McCarthy

New-York. — Le Président Eisenhower prendra-t-il position? Le gouvernement Eisenhower, l'Administration républicaine comme on dit ici, est en place depuis plus de trois mois, et nul ne se hasarde à prédire ce que seront son programme et son action, comment la besogne gouvernementale se partagera entre la Maison-Blanche et le Congrès.

Du temps des présidents Roosevelt et Truman, le Congrès n'a jamais empiété sur les prérogatives de l'Exécutif, alors que ces prérogatives s'enflaient démesurément à l'occasion de la réforme sociale appelée "New Deal" et de la deuxième guerre mondiale. On peut même dire que, dans les vingt dernières années, l'autorité du Congrès est apparue le plus souvent en retrait sur ce qu'elle fut normalement dans le passé. Sous le nouveau régime, le Congrès va-t-il prendre sa revanche, essayer tout au moins de ramener les deux branches du gouvernement des Etats-Unis à l'équilibre ancien? Ou bien le Congrès républicain n'aura-t-il ni la force, ni l'inspiration nécessaire à un redressement?

Tout dépend, d'une part, de ce que sera l'influence personnelle du Président Eisenhower, de sa force de caractère, de la netteté de ses idées sur le plan politique et, d'autre part, des mouvements collectifs qui se manifesteront dans les faibles majorités républicaines du Sénat et de la Chambre des Représentants, une voix et huit voix respectivement.

Or, tandis que le Président Eisenhower n'a encore pris, jusqu'ici, ni grande décision, ni initiative manquante, il existe, au Sénat principalement, un groupe actif, entreprenant, entraîné au langage et aux procédés de la grande démagogie, qui se fait fort de balayer le pays et d'assigner à la Maison Blanche des mots d'ordre et conseils à sa convenance. Nous pensons à Joseph McCarthy, sénateur du Wisconsin, et à sept ou huit de ses collègues dont MM. Jenner, Bridges, Hickenlooper, Capehart, Dworshak. Leur programme tient un peu de mots. Le communisme, article d'exportation soviétique, s'est introduit aux Etats-Unis. Il convient de recourir à des méthodes sommaires et brutales. D'abord, pour le chasser des départements ministériels, des services publics où il s'est faufilé; ensuite, pour l'extirper du sol américain. Méthodes sommaires et brutales, qu'est-ce à dire? Or, c'est assez simple! Incriminer les gens, les expulser des cadres administratifs sur des soupçons agrémentés de prétextes les plus divers, qualifier de trahison les erreurs de jugement qu'ils ont pu commettre dans l'exercice de leurs fonctions. En bref, pour en finir rapidement avec l'ennemi intérieur, ne pas regarder de trop près au choix des moyens, dusent les innocents pâtir aussi bien que les coupables.

Mais sur quoi est fondée l'accusation que le communisme, pour ne citer qu'un cas particulier, a pénétré le Département d'Etat? Cette accusation a été lancée bruyamment par le sénateur Joseph McCarthy en février 1950.

Il a dit et répété qu'il avait dans son dossier la liste des fonctionnaires communistes, mais, cette liste, il ne l'a jamais montrée à quiconque. Et il n'a jamais prononcé de nom. Quant au nombre des agents crypto-communistes, il a varié dans ses chiffres. Il a dit successivement: ces agents sont au nombre de 205, de 57, de 80. A noter que, trois ans auparavant, le cas des fonctionnaires du Département d'Etat avait été étudié, vérifié par une commission sur l'ordre du général George Marshall, alors Secrétaire d'Etat. Dix d'entre eux seulement, et de rang inférieur, avaient été renvoyés. L'affaire la plus notable fut celle d'Alger Hiss. Hiss fut reconnu coupable d'avoir remis des documents officiels à Whittaker Chambers, qui les passait aux Soviétiques. Mais Hiss était condamné depuis plus d'un mois, quand McCarthy commença à se camper en accusateur public. Inutile d'ajouter que McCarthy et les siens ne s'en prennent pas seulement aux diplomates. D'autres catégories de fonctionnaires sont passées sous leur férule ou y passeront. Et les journalistes ne seront pas oubliés, annonce-t-on.

Le mouvement lancé par le sénateur McCarthy n'aurait pas atteint son ampleur d'aujourd'hui, si les circonstances ne l'avaient pas favorisé. Nous entendons par là: les ordres exécutifs du président Truman (le premier est du 21 mars 1947) confirmés et corri-

gés par d'autres ordres exécutifs, le plus récent, datant d'une semaine à peine, est signé: Eisenhower.

Les fonctionnaires sont soumis à une enquête poussée dans tous les replis de leur passé et qui, même terminée, se prolonge ou reprend dans des vérifications occasionnelles. A l'origine, seuls le loyalisme, le dévouement au bien public des fonctionnaires étaient sujets à l'investigation. Maintenant, leur moralité, leur compétence, leur aptitude professionnelle peuvent être mises en cause, ce qui signifie que l'arbitraire gouvernemental est susceptible de jouer. Et depuis septembre 1951, un "doute raisonnable" peut suffire à faire condamner un fonctionnaire.

Le genre d'enquête dont nous venons de parler se déroule dans le cadre de chaque département ministériel et sous la responsabilité du ministre, qui en est le chef. Mais, à côté de ces enquêtes menées à l'intérieur des services, il faut compter avec les commissions parlementaires en train depuis quinze ans et qui opèrent du dehors.

En premier lieu, la commission de la Chambre des Représentants dite des "activités non-américaines". Elle fut instaurée en 1945-46, pour une année seulement. En 1946, elle est devenue permanente. Elle peut s'attaquer aux sujets les plus divers. En deuxième lieu, la commission de vérification et de contrôle des services publics dont le sénateur McCarthy réussit à se faire élire président en 1946. Coup de maître qui suffit à montrer l'étendue de son pouvoir et de ses possibilités. Enfin il faut citer la sous-commission de la sécurité intérieure, dépendant de la commission judiciaire du Sénat.

En tant que président de la commission de vérification et de contrôle, le sénateur McCarthy est à même de mêler ses propres enquêtes à celles de la commission. Il est, du reste, appuyé par son ami, le sénateur Jenner, président de la commission des règlements. Ainsi ne lui a-t-il pas été difficile de dépêcher en Europe deux jeunes hommes, chargés de le renseigner sur le personnel de la "Voix de l'Amérique".

Nous sommes donc en présence d'un réseau compliqué d'enquêtes incessantes entretenues, les unes par le pouvoir exécutif, les autres par le pouvoir législatif. Ainsi règne une atmosphère de suspicion, un climat politique assez malsain. Un tel état de choses est caractérisé par deux traits qu'il importe de relever entre d'autres. Il faut craindre que des sursauts émotifs, sentimentaux, irra-

tionnels ne menacent de prévaloir, à certaines heures, dans la vie publique américaine et d'enlever le jeu normal des institutions. Il faut craindre aussi que des fonctionnaires, ne sachant quel sort leur est réservé, n'osent plus assumer les responsabilités qu'exige parfois l'exercice de la fonction publique. Que l'on pense seulement, au cas de Charles Bohlen, nommé ambassadeur à Moscou et auquel les questions les plus incongrues furent posées lorsqu'il comparut devant la Commission des Affaires Etrangères du Sénat; au cas de Charles Thayer, son beau-frère, pourvu d'un poste en Allemagne, dans la zone américaine d'occupation, et qui vient d'être forcé de démissionner. Que l'on pense encore au cas de Carter Vincent, spécialiste des affaires chinoises, qui, il y a quelques années, recommanda à tort ou à raison aux Nationalistes chinois de rechercher un compromis avec les communistes. Carter Vincent vient d'être mis à la retraite avec pension.

De nombreux écrivains ne cessent de le faire observer. Le "McCarthyisme" travaille contre l'intérêt américain et même contre la grande cause du monde libre. Quel paradoxe! Le McCarthyisme procède de la crainte et de la haine du communisme. Mais, tandis qu'il risque de troubler, dans son fonctionnement, la démocratie américaine, tandis qu'il provoque, dans le public, des mouvements de masse irréfléchis, il peut finir par faire le jeu du communisme.

Le général Eisenhower saura-t-il arrêter les entreprises de McCarthy et de ses partisans? Avec l'aide des éléments les plus sages, saura-t-il discipliner l'ensemble du parti? Le sénateur Taft le secondera-t-il dans la conjoncture? Une occasion se présente peut-être: une sous-commission sénatoriale a tiré au clair les conditions dans lesquelles M. McCarthy fut élu sénateur, et elle a critiqué l'usage qu'il fit de ses fonds électoraux. Mais le rapport de la sous-commission n'a pas eu de suite.

Jusqu'ici le président Eisenhower a grandement ménagé le clan extrémiste. Et, contre ce clan, le Secrétaire d'Etat Dulles n'a pas défendu ses fonctionnaires avec autant de résolution que son prédécesseur, M. Acheson.

Quoi qu'il en soit, le président sera tenu, tôt ou tard, de prendre position. Ce sera l'acte majeur de l'année. Beaucoup attendent impatientement cet acte pour apprécier la stature politique de l'ancien généralissime.

PERTINAX

Voyagez par TRAIN



Faites un beau voyage

C'est agréable de voyager par train avec toute sa famille. Et ça coûte si peu cher: les enfants âgés de 5 ans ou ayant moins de 12 ans voyagent à moitié prix, ceux de moins de 5 ans et accompagnés voyagent gratuitement. Dans ce train, vous pouvez vous allonger dans un moelleux fauteuil à dossier inclinable. Et vous êtes toujours sûr d'arriver à destination à l'heure convenue, frais et dispos. Vous pouvez lire, contempler le paysage, marcher, faire mille et une choses. De délicieux repas sont servis dans les wagons-restaurants où des menus illustrés et aux vives couleurs sont présentés aux enfants, à qui sont servis des mets appropriés. Vos bagages, jusqu'à concurrence de 150 livres, sont transportés gratuitement jusqu'au terme de votre voyage. Si vous le désirez, une voiture "auto-conduite" sera mise à votre disposition dès votre arrivée dans une ville importante.

Bureau des billets à Montréal, 384 ouest, rue St-Jacques — Tél. MA. 4731

Pour renseignements au sujet des tarifs et des heures des trains: MA. 3651



Kingsbeer
La lager la plus pure et la meilleure

La bière dont la vente augmente le plus au Canada

UN PRODUIT DE LA BRASSERIE DOW LIMITÉE

L'AUTORITÉ

Le plus vieux hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chembre 524, Édifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancaster 8592. Imprimé à Beauceville par "Eclairer". Autorisé comme envoi postal de deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.

Secrétaire de la rédaction: Michel Roy.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

L'élection d'Outremont

La propagande bien organisée est surtout le fait des états totalitaires. Les dictateurs ont besoin d'orienter les mouvements d'opinion pour conserver le pouvoir; ils ne peuvent risquer de laisser l'opinion populaire se former d'elle-même à la lumière des événements; il leur faut envelopper les faits d'une atmosphère favorable qui va jusqu'à la falsification.

C'est certain que l'organisation de l'Union Nationale est depuis longtemps en pleine activité dans le comté d'Outremont; l'énumération des électeurs est sans doute complétée clandestinement depuis quelques semaines; la cabale bat son plein; on fait tirer des appareils de télévision; des agents électoraux frappent à tous les domiciles.

M. Duplessis qui a les moyens de soudoyer les journalistes, a organisé une publicité monstre autour du travail de ses organisateurs. Des canards sont lancés à l'effet que l'on est en train de former une équipe des mieux constituée, qui enlèvera la victoire d'un coup de main. Cette propagande a également son aspect négatif. Il faut créer l'impression que l'adversaire est complètement désarmé devant l'appareil invincible du gouvernement. On répand de fausses nouvelles: désaccords au sein du parti libéral au sujet du choix du candidat ou de l'organisateur. Inertie totale des rouges qui commentent déjà à s'avouer vaincus.

C'est là un petit jeu qui, bien qu'il soit bien connu, crée encore son effet. Il en reste

toujours quelque chose. Il contribue à mystifier les naïfs, même chez les libéraux et les indépendants. Depuis quelques jours, "Le Devoir" pourtant ouvertement opposé au gouvernement de l'Union Nationale, fait, probablement inconsciemment, le jeu de M. Duplessis, en répétant à la suite de ses lieutenants, les ragots les plus inimaginables. A deux ou trois reprises, sans aller aux sources compétentes, "Le Devoir" a parlé de la désorganisation des forces libérales dans le comté d'Outremont, de l'opposition de certains libéraux à M. Lapalme, de désunion, etc., etc.

L'organisation électorale dans les milieux libéraux suit son cours normal dans Outremont. On ne peut tout de même pas exiger que soient dévoilées au grand public les adresses des comités, au risque d'amener un raid de la police duplessiste. Les libéraux ignorent encore les limites des circonscriptions électorales dans le comté. M. Duplessis gardera ce secret jusqu'à la dernière minute. Cet aspect du nouveau bill 34 gênera, sans doute, le travail pour quelques temps, mais dans tout ce qui dépend de leur activité propre, les organisateurs libéraux ne sont pas en retard. Ils travaillent en parfaite union pour assurer la victoire à M. Lapalme.

"Le Devoir", en voulant sauvegarder son indépendance des partis politiques, pour contrebalancer son attitude antiduplessiste en éditorial, colporte de fausses nouvelles qui servent celui qu'il veut détruire.

Gérard GINGRAS

Nos éditoriaux à Toronto

DANS un récent numéro de "L'Autorité", M. Fernand Lacroix exposait sous ce titre une thèse et des idées qui me paraissent fort discutables.

M. Lacroix ridiculise une initiative d'un grand journal de Toronto. La direction de ce quotidien — le "Telegram", si je ne me trompe — décidait ces derniers temps de reproduire périodiquement des "articles de fond" de la presse québécoise de langue française, dans le but de renseigner les Torontois sur les tendances de l'opinion publique dans le Québec.

M. Lacroix affirme que c'est là faire preuve de naïveté, de candeur même, car les éditoriaux de nos journaux ne sont pas les échos fidèles de l'opinion publique, ni même de l'opinion des journalistes chargés de les rédiger. Au premier abord, voilà une théorie attrayante. Mais plus on l'examine, plus elle se révèle superficielle, parce qu'elle ne tient pas suffisamment compte de toute la réalité.

Et d'abord, pourquoi M. Lacroix s'en prend-il au "Telegram" en particulier? Si récemment l'initiative de ce quotidien canadien-anglais n'a rien d'original. Depuis plusieurs années déjà, d'autres grands quotidiens de langue anglaise reproduisent en page de rédaction des opinions extraites de la presse canadienne-française. Jusqu'ici, personne ne s'est avisé de traîner leurs dirigeants de naïfs ou de candides. Peut-on, en toute honnêteté, attribuer ces épithètes aux éditeurs, directeurs et rédacteurs du "Montreal Daily Star", de la "Montreal Gazette" et de l'"Ottawa Citizen". M'est avis que s'ils avaient constaté un beau jour que ces articles n'étaient que des trompe-l'œil, ils eussent vite cessé de les reproduire. Jusqu'ici, rien de tel n'est arrivé.

Après cette "preuve par l'absurde", serrons d'un peu plus près l'argument à l'emporte-pièce de M. Lacroix: les éditoriaux de nos journaux ne sont que de pâles reflets de notre opinion publique.

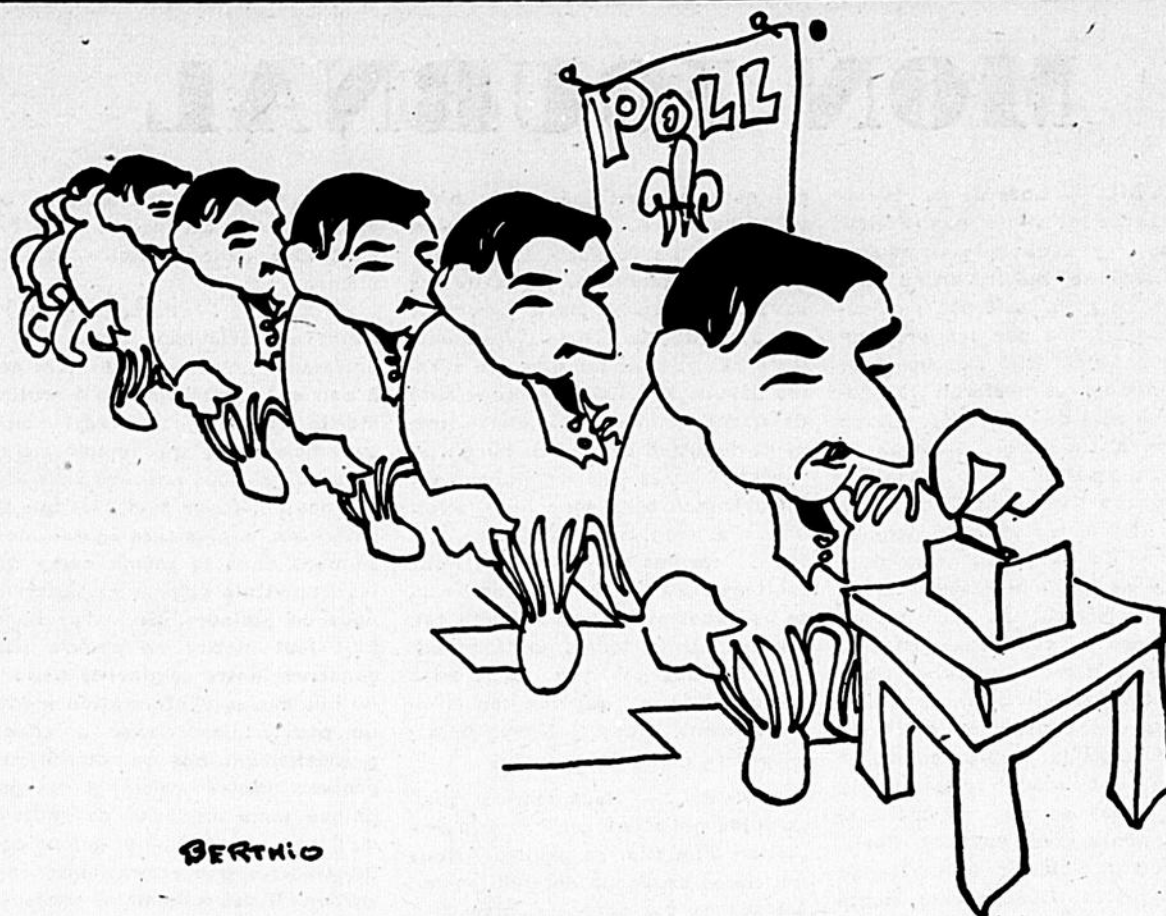
Je suis convaincu au contraire que les éditoriaux de nos journaux reflètent assez exactement les diverses "facettes" de cette opinion. A mon humble avis, on se leurre quand on englobe dans une seule catégorie toute l'opinion publique du Québec. Nous n'avons pas "une" opinion publique, mais "des" opinions publiques, suivant les régions, les professions, les niveaux de vie et d'éducation, etc. Je me crois en mesure d'affirmer que l'opinion publique "globale" du Québec est une sorte de mosaïque de ces diverses opinions qui ont chacune leur porte-parole, en l'occurrence, les journaux. Je concède qu'un anglophone peut être induit en erreur quand il confond l'opinion particulière d'un journal avec l'opinion totale de la province. Mais, de notre côté, ne commettons-nous pas un peu la même faute quand nous fulminons, par exemple, contre une opinion particulièrement idiote et "jinggo" du "Globe and Mail"?

Peut-on nier que "Le Droit" et surtout "L'Action Catholique" ne représentent un certain secteur de l'opinion publique dans la province de Québec? Tout en rageant contre certains "premiers-Québec" de l'ineffable L. Philippe Roy, ne faut-il pas convenir qu'ils expriment les réactions de multiples petits rentiers dévots et que dans bien des villages et "concessions" du bas de Québec, leur auteur est considéré un peu comme un oracle? Alors?

Avec "Montréal-Matin", "Le Canada" est le seul organe politique que nous possédions encore dans la province de Québec. L'auteur de "Nos éditoriaux à Toronto" osera-t-il nier que ces deux quotidiens cherchent à formuler et à répandre l'opinion de la majorité de leurs lecteurs, et donc une certaine conception politique (bleue ou rouge) des événements tels qu'ils se présentent dans la province et le pays? Sans mettre en cause la sincérité des rédacteurs, on peut constater qu'ils expriment deux courants d'idées nettement contraires.

A mon avis, dans ce domaine, l'exemple du "Devoir" est le plus probant de tous. Après avoir été, pendant de longues années, le porte-voix de l'opinion nationaliste dans ce qu'elle a de plus intrinsèque, "Le Devoir" évolue lentement — trop lentement à notre avis, mais trop rapidement pour d'autres vues, particulièrement dans le domaine économique et social. Cette évolution salutaire, elle est en tout premier lieu l'oeuvre de son directeur et de ses rédacteurs actuels. Malgré des embarras financiers chroniques, "Le Devoir" continue de vivre. C'est donc que les idées dont il se fait le champion conviennent à un certain secteur de l'opinion publique du Québec, secteur restreint en nombre, il est vrai, mais malgré tout assez important et influent.

Là où je suis tout prêt à tomber d'accord avec M. Lacroix, c'est au sujet des "grands journaux d'information" qu'il n'est pas besoin de nommer. Je conviendrai avec lui que la plupart de leurs rédacteurs expriment rarement une "idée" qui ait un écho ou une correspondance



BERTHO

LES AVANTAGES DU BILL 34

"Paix et intérêts américains"

SUBITEMENT devenu communiste, si l'on en croyait une presse de forcenés, Churchill, la semaine dernière, réclamait une conférence entre les dirigeants des Etats-Unis, du Royaume-Uni et de l'U.R.S.S., dans l'espoir qu'elle pourrait assurer au monde quelques années de paix. Et le lendemain, M. Clement Attlee, chef de l'Opposition travailliste, approuvait sir Winston en ajoutant qu'aux Etats-Unis, certains hommes et certains groupes puissants visiblement désirent la guerre. Il disait aussi qu'il est difficile de savoir si c'est bien le président ou le sénateur McCarthy qui mène le pays voisin du Canada et il notait que les discours et déclarations de M. John Foster Dulles, secrétaire d'Etat, parfois contredisait les propos qu'en public tient M. Eisenhower.

Il nous paraîtrait aussi injuste que dangereux qu'une "conférence de paix" ne réunisse que des Russes et des Anglo-Américains; avec cette réserve, on ne peut qu'applaudir à la suggestion du vieux premier ministre, homme d'expérience, s'il en est, et que seuls des malades dangereux comme McCarthy, Maurice Duplessis et les minus habens de l'"Action catholique" de Québec oseraient accuser de philocomunisme.

Quant à M. Attlee, on ne peut que lui donner raison quand il affirme que des intérêts américains sont opposés à un règlement international. M. Stevenson, qui, de l'Inde lointaine a endossé la proposition de M. Churchill, prétend que M. Attlee est dans l'erreur. C'est que l'intelligent candidat démocrate reste un Américain, obligé de tenir compte de certaines susceptibili-

tés de ses compatriotes et des élections de 1954 et de 1956. Il est malheureusement trop évident que nombre de personnalités américaines veulent la guerre (du moins, elles en donnent nettement l'impression). Non pas, on l'espère et on veut le croire, par soif de sang mais par une sorte de désespoir et de crainte panique; à cause des mêmes sentiments qui animent ailleurs, notamment en U.R.S.S., les bellistes.

Si M. Attlee avait tort de prétendre que certains éléments américains sont peu enclins à voir se terminer la guerre de Corée, pourquoi tant de parlementaires républicains (et des démocrates) auraient-ils réagi devant son discours avec la puérilité que l'on sait, un peu à la manière de Shylock, en parlant du coût du plan Marshall qui n'est aucunement en cause? Pourquoi ont-ils cité des chiffres sur les pertes américaines en Corée? S'il faut à tout prix établir des comparaisons, jeu odieux et stupide, on verra que ce ne sont pas les Américains qui ont versé le plus de sang pour la liberté des hommes; ni durant la première guerre mondiale, ni de 1939 à 1945, ni depuis.

Il n'y a guerre longtemps, dans un discours au demeurent fort sensé, M. Eisenhower posait à l'U.R.S.S. plusieurs conditions préalables à une conversation entre "Grands"; sur quoi la "Pravda" fit observer que ces conditions seraient précisément des sujets de négociation. Cette réponse est-elle si déraisonnable à la lumière des dépenses militaires des nations occidentales, de l'exultation des seigneurs de Formose depuis quelque mois, de la doctrine Dulles sur la "libération"

des satellites, que M. Eisenhower n'a pas encore désavouée?

Les Russes ont signifié au monde qu'ils sont disposés à entreprendre des discussions sérieuses, à parler d'affaires (dans la traduction anglaise: "to entertain serious and businesslike discussions"). Admettons qu'il faille rester sur nos gardes; serions-nous à ce point démunis que nous aurions peur même d'entamer des pourparlers?

Au fond, les "isolationnistes" américains à la McCarthy ont peut-être raison: les Etats-Unis sont entourés de traitres, il y en a des millions dans leur pays même, si par traitre il faut entendre avec McCarthy quiconque souhaite des discussions entre l'Occident et l'U.R.S.S. Pour notre part, nous sommes fiers de croire fermement que la majorité des Canadiens méritent d'être qualifiés de traitres par McCarthy puisqu'ils veulent la paix mondiale et croient que nous ne la paierions pas trop cher en faisant encore une fois, s'il le faut, les premiers pas. Qu'on parle d'"appeasement", si l'on veut, et de "nouveau Munich"; on ne sache pas qu'un seul des signataires du Pacte de l'Atlantique s'apprête à désarmer parce que M. Churchill voudrait, dans l'intérêt de l'humanité, causer avec les maîtres du Kremlin et le président des Etats-Unis.

De la Nouvelle-Delhi M. Stevenson a déclaré: "We should always keep the door open for wide consultations and negotiations with a view to peaceful resolution of the conflicts that divide and torment the world". C'est par cette parole de bon sens que nous voulons terminer en nous disant qu'il n'y a pas à désespérer puisqu'elle a été prononcée par un Américain éminent.

La boîte aux lettres

Monsieur,

Il est décevant pour la ménagère de constater que le prix des vivres ne diminue pas. En toutes saisons, tout est hors de prix. Tous les prétextes sont bons pour maintenir cette situation. Et le plus triste, c'est que les autorités ne semblent pas faire grand-chose pour nous aider à sortir de cette ornière.

Il y a les loyers exorbitants et bien d'autres choses encore. Dans l'alimentation, ne pourrait-on pas commencer par autoriser la fabrication et la vente de la margarine, moins chère que le beurre dont le prix est élevé, à cause, dit-on, d'une production insuffisante. En étudiant la question, ne pourrait-on accorder aux cultivateurs des octrois pour la production d'huiles végétales, comme on le fait pour les produits laitiers? Assurément, ici comme dans les autres provinces, tout le monde se trouverait bien que soit permise la vente de la margarine. Ce serait une industrie profitable à créer chez nous tout en aidant au soulagement du budget familial.

La province de Québec, par

dans l'opinion publique. Mais encore là, si on voulait pousser le paradoxe jusqu'à la limite, ne pourrait-on pas dire qu'ils reflètent une certaine opinion publique, celle qui ne pense pas, et donc, ne peut pas s'exprimer? Somme toute, les éditoriaux de nos journaux suivent les méandres de l'opinion publique du Québec, en expriment les nuances et en reflètent les "facettes".

Hubert LEBLANC

Monsieur,

Il est décevant pour la ménagère de constater que le prix des vivres ne diminue pas. En toutes saisons, tout est hors de prix. Tous les prétextes sont bons pour maintenir cette situation. Et le plus triste, c'est que les autorités ne semblent pas faire grand-chose pour nous aider à sortir de cette ornière.

Avec remerciements.
Eugène LABELLE,
4234, rue St-Denis

Monsieur,

On vend depuis quelques mois à Montréal et peut-être dans toute la province, un hebdomadaire intitulé "Allo Police", où paraissent des photographies abominables et tout à fait dégoûtantes de cadavres éventrés, scènes de meurtres, etc., etc. Les articles sont sur le même ton.

Ne croyez-vous pas qu'il soit dangereux de laisser entre les mains des enfants cette feuille à caractère morbide. Je suis étonné que personne n'ait encore protesté contre cette publication. Les comiques, même lorsqu'il s'agit de récits où le revolver joue le plus grand rôle, me semblent beaucoup moins nocifs que ce journal. Le pied est que les enfants en paraissent très friands et en parlent beaucoup avec enthousiasme.

Le bureau provincial de censure-t-il droit de regard sur ce genre d'imprimés ou sont-ce nos sénateurs fédéraux qui n'ont pas encore pris connaissance de cette vulgarité, pour qu'on leur laisse ainsi le champ libre?

Permettez-moi, monsieur le Rédacteur, de protester au nom de milliers de pères de familles.

Yvan DUBOIS

Monsieur,

Permettez-moi de vous suggérer de publier une étude, même si elle est courte et succincte, sur le Crédit social. Il semble que les créditistes soient très nombreux dans la province, peut-être au delà de cent cinquante mille.

Or, il est très difficile de connaître exactement cette doctrine économique. Les créditistes qui en parlent, et Dieu sait s'ils sont prolifiques, sont incapables d'exposer leur théorie avec clarté et ils reculent dès que nous leur posons des questions. Est-ce parce que la doctrine est séduisante, qu'elle trouve tellement d'adeptes. Ou est-ce M. Even et M. Grégoire qui exploitent une partie si importante de la population en leur racontant des histoires à dormir debout?

Le pire est que même si leurs idées paraissent appartenir davantage au rêve qu'à la réalité, je n'ai rencontré encore personne qui puisse les réfuter avec aplomb. Personne ne semble connaître notre système monétaire et notre mode de finance.

Je crois que vos lecteurs trouveraient grand intérêt à voir la chose exposée par un spécialiste. Je sais que beaucoup trouvent ridicules cette question du Crédit Social, mais ceux-là mêmes trouveraient peut-être avantage à se renseigner, ne fût-ce que pour être en mesure de réfuter les idées créditistes, chose qu'ils sont incapables de faire aujourd'hui.

Henri LAVENTURE

"Le jaunisme d'Allo Police"

NOS lecteurs peuvent lire aujourd'hui dans la rubrique de la "Boîte aux lettres" une protestation contre la publication du nouvel hebdomadaire bien connu, "Allo Police". C'est la première lettre que nous recevons à ce sujet, mais c'est loin d'être la première fois que nous entendons critiquer cette feuille. Depuis son expansion un peu extraordinaire, elle alimente au contraire beaucoup de conversations.

Nous ne voulons pas, cependant, usurper le rôle du gardien officiel de la morale québécoise et nous nous excusons auprès de M. Léopold Richer de toucher un sujet qui lui appartient en propre. Dans un pays où la censure est en train de prendre le pas sur la liberté, ce n'est pas sans une certaine gêne que nous nous décidons à signaler aux autorités compétentes l'exploitation dégoûtante que cette petite feuille fait du jaunisme, depuis sa fondation. Aucun journal au

Canada n'a, à notre connaissance, servi autant de cadavres à ses lecteurs.

Il ne serait d'ailleurs peut-être pas nécessaire d'user de moyens draconiens pour forcer les éditeurs de "Allo Police" à user de plus de discrétion et de pudeur. Il suffirait d'instituer une petite enquête sur les sources qui alimentent le journal en photographies morbides. Les éloges abondants qui y sont faits des polices municipale et provinciale peuvent y être pour beaucoup. Personne ne nous fera croire qu'on puisse se procurer ces photographies de cadavres éventrés sans la complicité de la police et certains fonctionnaires municipaux et provinciaux sont certainement à l'origine de cet étalage. Qu'on abandonne "Allo Police" à ses propres moyens, qu'on cesse simplement de lui faciliter la tâche et l'on verra vite sa popularité décroître. Nous y reviendrons.

G. G.

La Science et la vie

Ce que racontent les étoiles

LES fantastiques découvertes faites au cours de ces dernières années dans le domaine de l'astronomie ont ouvert des perspectives absolument insoupçonnées et ont complètement renouvelé les données que l'on possédait jusqu'ici sur les espaces interstellaires.

La mise en service à l'observatoire de Mount Palomar, en Californie, mise en service qui ne remonte guère à plus de quatre ans, du télescope géant dont le réflecteur ne mesure pas moins de cinq mètres, avait déjà rendu possible l'exploration de l'univers cosmique dans des proportions inconnues auparavant.

Le télescope de Mount Palomar a une réceptivité à la lumière qui correspond à celle d'un million d'yeux. Il permet de voir la lumière d'une bougie éloignée de dix mille kilomètres et de la photographier à une distance de trente à quarante mille kilomètres; il nous met ainsi en mesure d'explorer un espace cinquante millions de fois plus grand que celui accessible à un œil humain.

Déjà le télescope de Mount Wilson, qui ne mesure que deux mètres et demi, avait réussi à nous faire pénétrer dans des régions situées au-delà de notre système stellaire. On avait découvert de la sorte d'incommensurables espaces qui semblaient vides mais dans lesquels on décelait cependant quelques faibles nébulosités qui ont été identifiées comme étant d'autres immenses systèmes stellaires dont la clarté est cent millions de fois plus forte que celle du soleil. Mais leur éloignement est si grand que la lumière, dont la vitesse est de trois cent mille kilomètres à la seconde, met cinq cent millions d'années et davantage à nous en parvenir. L'analyse spectrale des étoiles, de leurs atomes avec leurs électrons, leurs protons et leurs neutrons et leurs réactions nucléaires, l'étude de l'origine et de l'évolution des éléments chimiques qui composent l'univers sont entrées ainsi dans le domaine des possibilités et un champ immense, jusqu'ici impénétrable, de la physique nucléaire, s'est ouvert aux investigations.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME LÉONA KUPRASZ, ménagère, de la Cité de Montréal, District de Montréal, fera application au Parlement du Canada pendant la prochaine session, ou la suivante, pour un Bill de Divorce contre son mari, LEO V. REMCHUK, journalier, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et de désertion.

Montréal, le 11 avril 1953.

LOUIS FREEDMAN, Q. C.,
Avocat,
20 St. James Street East,
Suite 3,
Montréal,
Attorney for Applicant.

2-9-16-23 mai 1953.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que MILDRED ELIZABETH SEARS, résidente à Vancouver, Canada, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la prochaine session pour obtenir un divorce de son époux GEORGE FLEWELLING LEIGHTON, résident et domicilié à Montréal, Québec, pour adultère et de désertion.

Daté à Montréal, ce 11^e jour de mai 1953

PAUL MASSE,
Procureur de la requérante,
152^e St. rue Notre-Dame,
Montréal, Québec.

(23-30 mai — 6-13 juin 1953)

Les personnes maigres engraisent de 5, 10, 15 liv.

Recouvrez entrain, énergie, vigueur

Quelle transformation! Les os ne paraissent plus, les chairs s'affaiblissent, le visage s'arrondit; plus de cou émacié; disparaît cet air de squelette ambulatoire. Des millions de jeunes filles, hommes et femmes qui ne pouvaient engraisser sont fiers aujourd'hui de leur belle apparence. Ils attribuent ce résultat à Oetrex qui revigile et renforce. Contient ingrédients: stimulants, fortifiants, fer, vitamine B₁, calcium pour entretenir le sang, améliorer l'appétit et la digestion et mieux faire profiter de la nourriture; fait gagner du poids. Ne craignez pas de trop engraisser. Commencez quand vous aurez atteint les 5, 10, 15 ou 20 livres nécessaires pour atteindre la normale. Coûte peu. Nouveau format d'essai vraiment 60c. Envoyez les fameux comprimés-tongues Oetrex pour recouvrer vigueur et poids. Toutes pharmacies.



Mais des découvertes encore beaucoup plus étonnantes ont été faites depuis lors. Toute une science nouvelle est née en l'espace de ces quelques derniers lustres: la radio-astronomie.

En 1932, on avait constaté qu'une antenne réceptrice de radio recevait des ondes d'origine inexpliquée. Un ingénieur radio-électricien, M. Karl Jansky, par de patientes recherches et grâce à un système d'antennes tournantes, parvint à démontrer que ces ondes venaient des étoiles. Peu après, un physicien, M. Grote Reber, révéla que ces ondes provenaient surtout de la voie lactée, amas de milliards de soleils en comparaison desquels le nôtre ne forme qu'une modeste unité, et que le principal émetteur, le plus intense, se trouvait être la constellation du

par
Marcel CHAMINADE

Sagittaire. Un jour de février 1942, des perturbations étranges se produisirent dans le fonctionnement des radars de la côte anglaise: des ondes insolites troublaient la réception des émissions intercontinentales de radio. Pour des raisons d'ordre militaire on garda alors l'observation secrète. Mais des laboratoires entreprirent des recherches pour découvrir l'origine de ce phénomène mystérieux et en 1948, un jeune physicien britannique, M. Martin Ryle, arriva à définir avec exactitude la position dans le ciel de deux grands centres émetteurs. Avec l'aide du grand télescope de Mount Palomar on est arrivé maintenant à dresser des cartes radio-électriques d'une grande précision qui indiquent le tracé des lignes de niveau marquant l'intensité des ondes émises.

Aujourd'hui on a construit ou on est en train de construire en Grande-Bretagne, en France, en Hollande, en Amérique, en Australie, et en Afrique du Sud, des radio-télescopes où les savants écoutent jour et nuit les ondes d'origine stellaire amplifiées par un haut-parleur et transmises à un enregistreur. Celui que l'on édifie près de Manchester a 75 mètres de diamètre et dépasse en hauteur le premier étage de la Tour Eiffel. D'immenses antennes s'étendant sur des terrains de plusieurs centaines de mètres ont été installées.

Nous connaissons désormais la

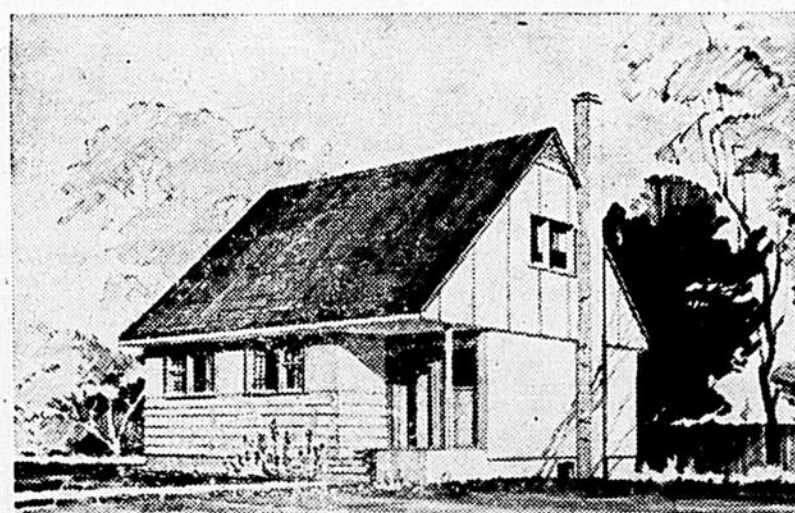
voix du Soleil, celle de Jupiter, celle de Saturne, celle de toutes les grandes planètes. La musique des sphères n'est plus une figure de rhétorique. Elle est devenue une réalité. Les étoiles parlent et elles racontent des événements fantastiques, hallucinants, des cataclysmes spectaculaires qui se sont passés il y a des millions et des centaines de millions d'années, l'histoire de groupes cosmiques, de deux univers entiers composés chacun de dizaines de milliards de soleils qui sont entrés en collision à la vitesse extraordinaire de 16,500 kilomètres par seconde. Ce sont les gaz interstellaires de ces nuages de soleils qui se rencontrent et ce sont les ondes de radio qui sortent de ces masses énormes de gaz par un mécanisme encore inexpliqué que nous entendons. Ce qu'il y a de plus inimaginable c'est qu'un cliché a pu être pris de cette catastrophe par les radio-astronomes plusieurs millions d'années après qu'elle se soit produite.

On entend ainsi des étoiles que l'on n'est pas encore parvenu à voir. Au premier Congrès de radio-astronomie qui s'est récemment tenu à Sydney sous la direction d'un savant français, M. Marius Laffey, directeur du laboratoire de radio-astronomie à l'Institut d'Astrophysique de Paris et président de la Fédération Internationale de radio-astronomie, on a annoncé que l'on avait repéré deux nouvelles radio-étoiles. L'une, la plus voisine de nous, aurait éclaté il y a déjà des millénaires et des millénaires et ses ondes n'ont voyagé que quelques milliers d'années avant de nous parvenir. Quant à l'autre, ses ondes auraient déjà voyagé quelques millions d'années avant d'être captées sur la Terre.

La nébuleuse d'Andromède, qui comprend quelque vingt milliards de soleils et qui des quatre radio-sources identifiées est plus récemment étudiée, forme l'univers le plus proche du nôtre. D'après les derniers travaux elle ne se trouve qu'à un million et demi d'années-lumière.

La technique de la radio-astronomie, la dernière née des sciences et qui n'en est qu'à ses débuts, nous dévoile ainsi sans cesse quelque nouveau mystère de notre univers. A en juger d'après les découvertes déjà réalisées, de quelles connaissances stupéfiantes ne nous enrichira-t-elle pas d'ici quelques années?

LA MAISON D'AUJOURD'HUI

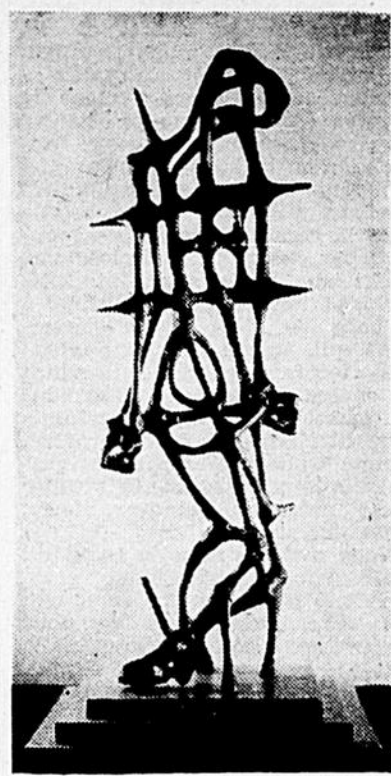
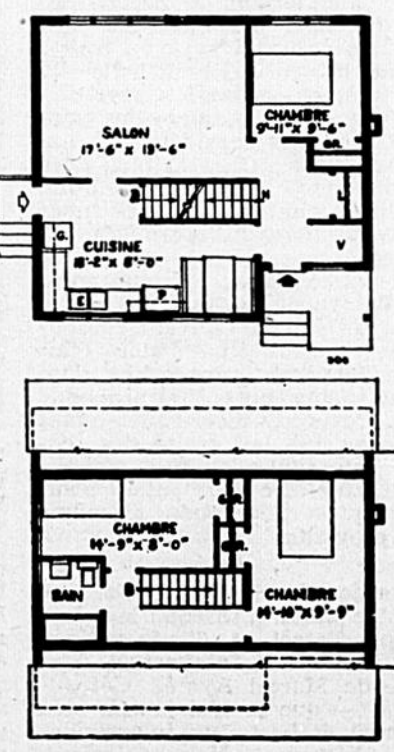


Voici un modèle de maison d'un étage et demi possédant une division intérieure des pièces, vraiment originale. L'architecte Edwin Raines, de Winnipeg, a voulu suivre la tendance moderne de situer le salon à l'arrière de la maison sans toutefois sacrifier l'apparence extérieure de la façade, ce qui constitue souvent une objection aux plans de maisons ayant ce genre de disposition intérieure.

La cuisine à l'avant de la maison est très bien éclairée et possède amplement d'espace pour être utilisée régulièrement pour les repas. L'entrée de service communique directement avec l'escalier du sous-sol. Le revêtement extérieur utilise une combinaison de stuc et de bois au rez-de-chaussée et de bois contre-plaqué dans les pignons, donnant ainsi un effet intéressant et différent à la maison.

La superficie de plancher est de 1,121 pieds carrés. Cette maison contient 17,530 pieds cubes. Les dimensions extérieures sont de 28 pieds par 26 pieds.

Il est possible d'obtenir les épreuves de cette maison, modèle numéro 308, à un prix minimum, de tout bureau de la Société Centrale d'Hypothèques et de Logement.



Voici une sculpture d'Anne Kahane, de Montréal, qui a remporté un prix au premier concours international de sculpture, sous les auspices de l'Institut des Arts Contemporains. S'inspirant d'un thème "Le prisonnier politique inconnu", plus de 3,500 sculpteurs ont soumis des oeuvres.

Exposition à l'Ecole des Métiers

A la fin de chaque année scolaire, l'Ecole des Métiers Commerciaux, comme toutes celles qui relèvent du Ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse, tient une exposition de travaux d'élèves. Cette année, l'ouverture officielle aura lieu le dimanche 7 juin, à trois heures de l'après-midi, et les kiosques resteront ouverts au public jusqu'au mercredi suivant inclusivement. Le public pourra visiter les différents ateliers de l'Ecole pour y admirer les réalisations des élèves. L'admission sera gratuite.

On sait le rôle important que l'Ecole des Métiers Commerciaux joue dans la formation des jeunes sous l'égide du Ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse. Les pédagogues considèrent qu'il ne s'agit pas seulement d'une école, mais d'une véritable université ouvrière. Les jeunes y acquièrent une spécialité reconnue dans divers domaines de l'activité industrielle et artisanale. On y donne des cours portant sur l'art culinaire, la boulangerie, la pâtisserie, la coiffure pour dames et messieurs, la fourrure, l'horlogerie, le vêtement féminin et masculin. De plus, un nouveau cours a été ajouté il y a quelques mois pour la formation d'opératrices destinées à l'industrie de la robe.

L'Ecole des Métiers Commerciaux présente également des cours du soir dont le but est de donner aux travailleurs et aux apprentis de toutes catégories et à tous ceux qui occupent un emploi quelconque dans l'une ou l'autre des spécialités enseignées, les notions théoriques et pratiques pouvant les aider dans l'exercice de leur métier.

L'Ecole des Métiers Commerciaux est située dans l'ancien immeuble de l'université à 1265, rue St-Denis, Montréal.

Science et technique

S'inspirant du sifflet à lutrations utilisé pour l'appel silencieux des chiens (on sait que l'ouïe de cet animal est sensible aux ultra-sons) un chercheur a mis au point un avertisseur audible seulement par les conducteurs à l'intérieur de leurs véhicules. Un dispositif permet de plus de savoir si l'appel provient de l'avant ou de l'arrière.

On doit déjà à M. Louis Pautrat, l'auteur de cette invention, un volant articulé avec lequel, lors d'un accident, le conducteur ne risque plus de se défoncer la cage thoracique. Sa dernière réalisation permettrait de réduire considérablement ce fléau des grandes villes: le bruit.

L'application du klakson-radar pose cependant des problèmes difficiles à résoudre. Il faudrait en effet, pour qu'il soit efficace, que

Les Beaux-Arts

Fernand Leduc et Babinsky

A la Place des artistes, on peut voir, parmi les oeuvres des "automatistes", un grand tableau où des organismes très simples semblent émerger d'un chaos visqueux. C'est là l'une des oeuvres que Fernand Leduc a rapportées de Paris, où il a séjourné durant six années. En outre depuis samedi dernier, et jusqu'à mardi prochain, il expose chez lui au 354 est, blvd St-Joseph, toute une série de tableaux et d'aquarelles, les plus récentes des oeuvres qu'il a peintes à Paris et lors de séjours dans la campagne française. Les aquarelles, au nombre d'une dizaine, sont toutes imbuës d'éclats de lumière, de coups de vent et d'une certaine dureté pierreuse, comme on pourrait s'y attendre dans les oeuvres d'un peintre sensible qui travaille en plein air, même s'il ne "figure" pas les paysages et les objets. C'est un peu comme si Van Gogh avait cessé un jour de dessiner des arbres, des champs et des rivières comme supports pour ses expressions lumineuses.

Chez Leduc, il est vrai, il ne s'agit pas que de lumière. La peinture est pour lui un moyen d'expression plastique, et comme ses grandes toiles le montrent bien il parvient à rendre l'impression d'une plénitude vivante. Il expose une vingtaine de toiles, peintes l'an dernier; la plupart laissent voir, au sein de mouvements verticaux et horizontaux, de nombreux objets dont chacun possède son propre plan spatial. Tout cela coexiste sans qu'il y ait de conflits évidents. On peut sans doute voir l'expression d'une aspiration chez l'artiste qui peignait dans une Europe pleine d'appréhensions. Leduc lui-même est prêt à voir dans sa peinture non pas un symbolisme,

mais une résonance des conditions dominantes dans son milieu. Il affirme volontiers que la peinture ne doit pas être qu'une aventure intellectuelle, mais bien un travail où tout, dans le peintre, puisse trouver voix.

Il faut remarquer les audaces de couleurs dont témoignent plusieurs de ses toiles, où se développent également des rythmes puissants. Les jaunes, les bleus et les verts attirent par fois le regard dans des rondes vertigineuses.

Marciej Babinsky

La semaine dernière, dans un troisième de la rue Sherbrooke, on pouvait visiter une petite exposition d'un genre à part. Marciej Babinsky, un jeune artiste d'origine polonaise, exposait des aquarelles, des dessins et des eaux-fortes. Les dessins surtout étaient remarquables. D'un caractère mordant, satirique, dans une veine rabelaisienne, ses dessins sont comme autant de regards jetés sur une société où la bestialité ne sait même plus se voiler. Les motifs érotiques et sexuels réappaaraissent dans chaque dessin — parfois, il faut admettre, d'une façon quelque peu trop simpliste. Nombre de ses dessins ont cette facture souple qui caractérise les dessins et les esquisses des peintres. Les eaux-fortes de Babinsky sont d'un travail très soigné, mais les sujets semblent parfois surchargés. D'autre part, cela nous entraîne dans d'étranges méandres d'images, vaguement apparentes aux oeuvres des premiers surréalistes.

Parfois aussi perce un reflet de cette influence byzantine que l'on trouve chez tous les artistes qui nous arrivent d'Europe orientale.

Dans les aquarelles de Babinsky,

la principale couleur est le noir, et il nous donne surtout des visions de heurts et de rythmes éphémères nageant dans des brouillards jaunes. A peine, parfois, une suggestion de mouvement musculaire, mais assez pour fournir la clef de ces images fulgurantes.

Aux Beaux-Arts

Au Musée des Beaux-Arts, on peut visiter, en attendant l'exposition Toulouse-Lautrec qui commencera le 31 mai, une exposition intitulée "Victory at Sea". Environ la moitié des oeuvres n'ont qu'une valeur documentaire, mais les tableaux et les esquisses de Jack Nichols et Thomas Forster valent bien une visite. Nichols, bien connu pour ses dessins et ses lithographies, montre trois grandes toiles qui sont des expressions sans époque de la souffrance humaine, et des hommes réduits à l'hébété. C'est l'éternel absurde qu'il décrit. Quant à Forster, c'est surtout un esthète, qui trouve des sujets de grande valeur plastique dans les débris et les instruments de la guerre. Son intérêt pour les ruines et les objets ravagés est pour le moins curieux.

Collections britanniques

Pour qui croirait s'amuser à visiter une grande exposition de chromos, signalons que la galerie Rosenthal, rue Victoria, montre actuellement quelque 500 tableaux provenant de collections britanniques. Sur le nombre, il n'y en a que deux, par Dolly John, qui valent un regard. La couleur franchement gaie de ces paysages méditerranéens étonne dans un tel amoncellement.

François BOURGOGNE

Autour de Georges Braque

Un grand peintre exprime sa pensée esthétique de façon généralement ambiguë, ou fragmentaire. Il est exceptionnel, on le sait, que le créateur soit aussi un théoricien. Son oeuvre artistique contient le meilleur de lui-même, mais ne révèle point le mystère de sa création. Et les boutades, les interviews, les brèves de conservations plus ou moins déformées par ses familiers évoquent plus qu'elles n'éclaircissent la genèse de l'oeuvre d'art, ou le lien de l'expression plastique et de l'univers intellectuel de son auteur.

Il n'est pas d'oeuvre plus dense et plus discrète à la fois que celle de Georges Braque. Et cette discrétion intellectuelle et morale le rattache directement à la tradition classique française. Aussi les Cahiers (1) qu'il vient de publier n'ont-ils rien de commun avec un journal d'esprit romantique comme celui de Delacroix. C'est ainsi que le grand peintre romantique racontait longuement comment son art l'avait à peu de peu détourné du monde, et absorbé tout entier. Chez Braque, cette petite phrase seulement, émouvante par son extrême sobriété: "Avec l'âge, l'art et la vie ne font qu'un..." Les Cahiers de Braque ont la brièveté, l'apparente impersonnalité et souvent l'élégance d'un recueil de maximes. Mais, confrontés aux oeuvres du peintre, ils s'animent, et les éclairent.

L'esthétique cubiste parut longtemps l'effet d'une sorte d'explosion révolutionnaire. On a reconnu aujourd'hui, avec plus de justice, l'austérité et la rigueur intellectuelles de ce mouvement qui renoua au lyrisme éclatant des Fauves pour retrouver la densité et la structure de l'objet. Les plus fortes maximes de Braque insistent sur cette exigence de discipline intérieure: "J'aime la règle qui corrige l'émotion. J'aime l'émotion qui corrige la règle". Cette pensée, depuis longtemps célèbre — on en attribuait la première formule à Braque, la seconde à Juan Gris — ne résume-t-elle pas l'attitude intellectuelle de l'artiste ou de l'écrivain classique, qui refuse de s'abandonner au formalisme des règles, ou au désordre de l'imagination.

Ni conquérant, ni révolutionnaire, Braque progresse en devenant plus conscient des limites de son expression. "Les moyens limités, observe-t-il, engendrent les formules nouvelles, invitent à la création, font le style". Et plus loin: "Le progrès en art ne consiste pas à étendre ses limites, mais à les mieux connaître". Formules admirables, quand on songe à toute l'expérience créatrice qu'elles recouvrent. Braque, modestement, reconnaît qu'il n'est pas un peintre révolutionnaire; il se refuse à "l'exaltation", mais il ressent "la ferveur" de son art.

De là cette oeuvre à la fois dense et discrète. Jean Paulhan a raison d'insister sur ces deux caractères dans le petit essai qu'il vient de consacrer à Braque (2). Une toile de Braque ne s'impose pas à nous comme un mirage mais comme un objet. Chose réalisée à partir des débris de la réalité, transformation des objets qui ont perdu leur destination usuelle, l'oeuvre peinte devient un véritable objet, aussi dense et opaque qu'un objet naturel. Et la métamorphose que la peinture fait subir à son sujet — guitare cassée, billard répété... — est d'autant plus frappante que ce thème apparaît plus commun. Les surréalistes en retiendront la leçon; c'est avec des objets familiers qu'ils créeront la hantise ou le mystère. Loin-tains et familiers, presque trop ressemblants, le homard et le citron de Braque s'imposent à la mémoire. "Pourtant, ajoute Paulhan, ils gardaient-je ne sais quoi d'opaque — comme une phrase

absurde. D'obscur, mais de complet — comme un proverbe". Il semble que la chose même ait été retrouvée par le peintre, et nous soit révélée dans sa plénitude substantielle. Car le patron authentique ne cherche pas à communiquer ou à exprimer sa vision du monde — sans doute, le fait-il aussi, mais inconsciemment. Ce qu'il veut, c'est "que ce monde sous ses mains s'éveille et devienne révélateur". Braque y parvient. De là, l'intensité sourde de cette peinture sans lumière et sans perspectives. De là aussi, la profonde sérénité de cette oeuvre, "à la fois attentive et quète", comme l'observe si justement Paulhan.

Il existe une Beauté moderne, que les grands peintres d'aujourd'hui incarnent, sans être toujours capables de l'analyser, une beauté dont nous sentons l'originalité, et "près de laquelle, ajoute Paulhan, palte la Beauté des Primitifs et celle des Classiques". Le début du XX^e siècle, dit-il encre, était une époque de géants. Nous le sentons plus clairement aujourd'hui, lorsque nous interrogeons anxieusement l'oeuvre des jeunes peintres, en redoutant de ne plus trouver chez eux la sève créatrice des Cézanne, Matisse, Picasso, Dufy ou Braque. Mais dans cette pléiade de créateurs, comment Georges Braque peut-il paraître un "patron"? Peut-être, parce qu'à l'accent de l'art moderne il associe la sérénité et la mesure qui caractérisent le plus haut classique français. Car l'expression de nos contemporains est souvent brutale et, si l'on peut dire, indisciplinée: les peintres modernes ont fait une découverte, mais ils la proclament. Les constructions géométriques de Lhote, l'harmonie des formes de Juan Gris, la force plastique de Léger sont trop des ostensiblement calculées, ressemblant à des théorèmes plus qu'à des suggestions. Braque a compris que divulguer le mystère, c'est lui retirer sa vertu. Sa peinture reste secrète, son armature intellectuelle ou plastique reste invisible. "Braque le patron?" Peut-être, mais à coup sûr, le plus classique des grands peintres modernes français. (9665)

Jean-Louis BRUCH

(1) Le jour et la nuit, Cahiers de Georges Braque, 1917-1952. Librairie Gallimard, Paris, 1952.
(2) Jean Paulhan, Braque le patron. Librairie Gallimard, 1952.

les lettres

Jean Cocteau

"Le Journal d'un Inconnu"

Le "Journal" est, sans doute, la forme de littérature la plus simple, et celle qui tenterait bien des débutants. Mais elle n'est permise qu'aux pontifes, à ceux qui ont fait leurs preuves (les bonnes comme les mauvaises), à ceux qui ont acquis un nom et se trouvent avoir le droit d'écrire au jour le jour les pensées les plus diverses sur les sujets les plus extravagants.

Jean Cocteau qui nous a offert plus de dix ouvrages de poésie, des critiques fort nombreuses, quelque quatorze pièces de théâtre, des films, des ballets... monsieur Cocteau, donc, peut se permettre, après Valéry et Gide, d'avoir, lui aussi, son "JOURNAL D'UN INCONNU". (1)

Il nous annonce lui-même cette suite de chapitres comme une "discipline d'esprit en vacances" et le mot discipline nous choque très vite, car les titres successifs sont tellement disparates, mais aussi un peu rébarbatifs, et c'est là peut-être la justification du mot : "De l'invisibilité... De la peine de mort... Des permanen-

tes... (il est bien question de ces tortures à air chaud ou froid que nous infligeons périodiquement à nos chevelures). Dérive... Des distances... etc. Et puis, il est possible, en effet, qu'il y ait eu discipline de la part du poète à cause d'une sorte d'obéissance à des règles de pensée, et du besoin d'étaler nettement au grand jour ce qui aurait pu fort bien rester dans les tréfonds de ses circonvolutions cérébrales. Et c'eût été dommage ! Non que "Journal d'un Inconnu" soit une grande oeuvre. C'est même, par instant, une simple avalanche de mots (pas simples, eux) "L'autobombardement dont notre système tire son énergie comme tous les autres, pour la distribution constante et discontinue des quanta, lui échappe, puisque, je le répète, l'atome que..."

...qui nous fait regretter, et combien, le naïf langage de nos pères et grands-pères, et celui de quelques-uns de nos frères, car il en est encore qui s'expriment clairement.

C'est aussi, à d'autres instants,

légèrement ridicule et grandement inutile. Témoin, l'histoire de cette petite fille qui avait dessiné au crayon rouge une épouvantable chose, honte de toute sa famille pendant quatre jours, et qui, enfin questionnée, répondit bien gentiment qu'il s'agissait des ciseaux de sa nounou !!! Témoin encore ces lignes "D'une conduite" en six pages qui n'apportent aucune vraie originalité, ni sur-tout aucune profondeur.

Mais il y a tout le reste, il y a la foule de renseignements qu'apporte généralement cette formule littéraire. Renseignements sur l'auteur, documentation sur toute son époque. Jean Cocteau nous initie à la conception de ses différentes oeuvres, nous révèle ses goûts, et tente d'expliquer son esprit. Nous apprenons ainsi qu'il n'est encore qu'un enfant, qu'il n'a jamais eu de secrétaire, que la nature extérieure ne l'intéresse pas, mais que, par contre, le secret des taches d'une fleur ou d'un animal l'attire curieusement. Nous découvrons ses démêlés avec André Gide, Mauriac, Claude Mauriac, et tout cela, qu'il s'agisse de jalousie mesquine ou de jugements très sérieux, est fort intéressant.

"Journal d'un Inconnu" ressemble à toute l'oeuvre de Cocteau, souci de cérébralité, énigmes inutilisées, dispersion du talent, mais talent incontestable, fait d'une désinvolture aillée, d'une poésie de carnaval, de modernisme et de liberté.

Marcelle BAZZANA

(1) Grasset, éditeur, Paris.

Alfred Desrochers :

Le diamant brut ou serti ?

La bouteille de bière est bien posée sur la table. Les cigarettes se succèdent au rythme des mots d'esprit. Le verbe abondant s'amplifie à mesure qu'on se déplace à la lumière d'un jour de printemps. Le rire roule dans la gorge, débordant dans la barbe grisonnante, provoque un ricanement étouffé chez la fille qui prête oreille dans la cuisine. Le regard, soutenu par des yeux incandescents, s'abat sur vous avec intensité. Riche et net, le verbe découpe à la hâte les idées et les convictions qui, une à une, remontent d'un lointain passé, bousculant les choses du temps, contournant les pâles reflets de l'amertume, pour atteindre enfin le présent, comme transportées par des gestes fabuleux. Étonnante vitalité d'une présence humaine, forte, vraie, irrésistible.

Nous sommes dans le salon du poète Alfred Desrochers. Avec l'assurance de ceux qui ont vécu, Desrochers va nous parler de poésie. Écoutons-le plutôt :

— La jeune poésie ? Je la regarde avec la même attitude que les contemporains de Galilée regardaient ses théories... La notion même de la poésie a évolué. La poésie que nous avons apprise était intemporelle, universelle, située hors de l'espace. En sorte qu'un beau vers de Virgile, de Shakespeare ou de Racine pouvait devenir un beau vers français, ou anglais, ou latin, dans l'une ou l'autre des langues. Aujourd'hui, chaque poète veut créer à partir d'une expérience personnelle. Il recrée la poésie à partir de lui-même. On ne se préoccupe plus de rendre l'image accessible. On prend toutes les libertés. Si bien que le poète qui me plait devient celui qui me touche et m'émeut. Tel autre grand poète me laisse indifférent parce que son expérience ne m'atteint pas. Ainsi, j'admire Alain Germain qui est assurément un grand poète, mais sa poésie ne correspond pas à ce qu'il y a en moi. Je préfère, sous ce rapport, l'oeuvre de Sylvain Garneau. J'établirais la même parallèle entre Claudel et Apollinaire. Je veux dire que ce dernier me touche et que Claudel, quand il devient poète, ne m'atteint pas...

— A titre de poète, que pensez-vous de cette évolution ? A quelle transformation majeure

peut-elle aboutir ? Et quels en sont les effets sur nous ?

— Nous avons fait comme les autres. En littérature, les grands courants n'ont pas de frontières. Français et les Américains, évolués vers une formule qui accorde la primauté aux images pures et aux impressions brutes. Je songe à Rimbaud qui, ayant noté

— Et que faut-il penser des tendances actuelles ?

— Il s'agit de savoir si le diamant brut vaut mieux que le diamant serti. C'est toujours à l'acheteur qu'il appartient de faire son choix. Mais je pense qu'il faudra revenir à une forme de poésie qui respectera les droits fondamentaux de la versification.

des vers de 2 à 3 pieds — inachevés — qui sont aussi "pompiers".

Nos écrivains

On délaisse un peu la poésie pour aborder un problème particulièrement concret, celui de l'écrivain canadien en fonction de son milieu. Sur cette question, Desrochers n'est pas à court d'idées. Et il connaît bien les faits :

— Le grand problème de l'écrivain, c'est d'avoir un auditoire. C'est le peuple qui produit les écrivains. L'artiste est l'expression vivante d'un groupe. Or ce groupe ne peut s'exprimer en rien. Il faut donner un auditoire. Or, qu'arrive-t-il ici ?

— Oui, qu'arrive-t-il ici ? — Il arrive que les moyens de communication de l'écrivain au public sont inexistantes. Les grands journaux, plutôt que d'encourager les écrivains en publiant leurs romans ou leurs contes, préfèrent déboursier 10 ou 15 dollars pour obtenir des textes en France. Les gens ont droit d'attendre une pâture canadienne. Où voulez-vous la trouver ? Il importe donc de mettre le public en contact avec le créateur. Jusqu'ici, seule la radio a aidé le créateur, mais une fois passée l'émission, il n'en reste rien. Je songe à Robert Choquette dont les plus beaux textes se perdent ainsi.

— Le premier problème serait donc l'incidence de l'économie sur la création littéraire ?

— Oui. Ici, ou bien on fait de l'argent, ou bien on fait de la littérature. Pas les deux, sauf rares exceptions. Le problème n'a pas changé depuis Octave Crémazie qui avait bien compris tout cela, en 1884, dans son exil, après la faillite de sa librairie. Aujourd'hui, je gagne 5 fois plus à traduire des dépêches qu'en étant écrivain. Mais le journalisme quotidien m'enlève tout désir d'écrire. On perd sa vie à la gagner.

— Mais la poésie reste votre principal "métier" dans la vie...

— Oh, vous savez, je préfère maintenant fendre du bois dans ma cour, ou faire la cuisine.

— Et "Fred" Desrochers me prend par le bras, m'entraîne dans sa cour où tous les jours, il va "fendre son bois"...

Michel ROY



ses impressions, s'est arrêté là. Je veux dire qu'il ne s'agissait pas, pour lui, de reprendre un vers, de l'assouplir ou de le polir davantage. La valeur des images et des impressions l'emportait. Il serait heureux que l'on puisse retrouver les notes de Nelligan pour les publier dans leur forme de "brouillon". Ainsi on pourrait, là encore, admirer les images à l'état brut.

— On affirme volontiers que la versification ne rime à rien et qu'elle tend à restreindre le champ d'expression du poète !

— Loin de restreindre la liberté du poète, elle favorise son travail. La poésie est un art, mais on ne peut en abolir la technique. Il est facile de dire qu'un vers de douze pieds est "pompiers" sous prétexte qu'il est "conventionnel". Mais je sais

A U temps où M. Georges Duhamel daignait m'adresser la parole, il m'avait dit un jour quelque chose qui me paraissait juste : "Un grand écrivain, proféra-t-il, ne se conçoit pas sans humour." A l'époque, j'avais cru que cet aphorisme visait son rival d'influence dans les milieux bien pensants, M. Mauriac, et j'avais trouvé l'idée d'autant plus heureuse qu'un jour je fus un peu moi-même un écrivain humoristique. On a tous sa petite vanité d'auteur.

Or, au moment où je me demande quels sont les deux plus importants écrivains français parmi ceux qui sont encore en pleine production, j'en découvre un qui manque d'humour. Montherlant, en effet, n'est pas gai. Il est vrai que son sens satirique aigu fait figure d'une sorte d'humour noir.

Serait-ce que M. Duhamel, qui fut autrefois un humoriste qui se connaissait, avant de devenir un humoriste qui s'ignore, faillit devenir pour moi un maître aberrant ? Non pas. J'ai simplement vieilli et le rire ne me semble plus ni si gai, ni si difficile à produire que l'admiration.

J'admire donc beaucoup les deux écrivains dont j'entreprends d'écrire l'éloge funèbre, avant qu'ils soient entrés dans le funéraire. Ce sera un éloge, en effet, plutôt qu'une critique. Je ne relirai pas un seul de leurs livres au cours de cette apologie. Je ne veux livrer au lecteur que mon impression d'ensemble.

★ Avant de connaître le *Confort intellectuel*, je croyais encore qu'un grand écrivain peut être un assez médiocre essayiste et un penseur comme tout le monde. Je considérais à cette époque Marcel Aymé comme un conteur génial sans plus. Je ne m'étais même jamais demandé quelles pouvaient être ses idées littéraires.

Dans cet ouvrage, j'ai découvert le secret du style, à la fois limpide et plein, qui caractérise Marcel Aymé, c'est l'horreur du "flou mou" si répandu dans les lettres françaises actuelles. On s'exprime dans une langue approximative, qui semble littérale parce qu'elle n'est pas intelligible du premier coup. Comme tout bon lecteur est un modeste, il se laisse fasciner au début par ces approximations qu'il prend au premier abord pour de gigantesques implications. A la longue, il s'aperçoit que l'esprit n'y trouve pas son compte.

Marcel Aymé aura beaucoup fait par son exemple plus encore que par l'essai que je viens de mentionner, pour remettre à la mode le culte de la clarté française que tant de sous-Baudelaire et de Mallarmé à la manie ont un moment mis en veilleuse au profit d'un charabia pseudo-poétique.

Mais le *Confort intellectuel* n'est qu'une incidence dans l'oeuvre

Henry de Montherlant et Marcel Aymé

Essai de parallèle

par François Hertel

vre de l'auteur de la *Jument verte* et de *Clémence*. Ce qui importe en effet, chez cet écrivain, c'est l'oeuvre de conteur et celle, récente, du dramaturge.

Pourquoi a-t-on toujours parlé, et parlera-t-on longtemps encore, du conteur plutôt que du romancier quand il s'agit de Marcel Aymé ? Il a pourtant écrit des romans. *La Table aux crevés* est un roman, et fort aigre.

Le *Vaurien* (un de ses premiers ouvrages, si je ne m'abuse) est aussi un roman et des plus amusants. Plusieurs autres oeuvres de Marcel Aymé ont à la fois la forme et la longueur du roman. Pourtant, il demeure un conteur, tout comme Montherlant demeure un essayiste et un moraliste, même quand il écrit *Le Songe* ou les *Bestiaires*.

Evidemment, on pourrait discuter longuement sur cette "catégorie" du roman. Ou commencer l'essai ? Ou finit le conte ? Dans la littérature contemporaine le genre roman a beaucoup évolué. On est bien loin de *La Princesse de Clèves*.

Il me semble que si on classe Marcel Aymé parmi les conteurs plutôt que parmi les romanciers, c'est qu'il possède une légèreté de touche (qui n'exclut en rien la profondeur) particulière au grand conteur. C'est aussi qu'il s'amuse plus à raconter, au sens strict, qu'à imaginer des péripéties savantes. Enfin, c'est surtout qu'il n'a été longtemps connu que par *Le Nain* et ses autres recueils de contes. Cette lapalissade est l'explication la plus valable peut-être. La plupart des critiques qui président aux classements sont gens assez simplistes qui recourent volontiers aux explications faciles.

Donc Marcel Aymé est un conteur. Quelques-uns de ses contes, longs ou courts, sont de purs chefs-d'oeuvre. Je songe, par exemple, à cet extraordinaire, simple et ingénieux ouvrage, *Le Boeuf clandestin*. On ne peut créer plus d'intérêt avec moins de moyens. Pour ce qui est de *Le Vaurien*, ouvrage à peu près inconnu, ce doit être celui qui plait le plus à l'auteur. Moins écrit que les oeuvres de maturité, il pétillait constamment de finesse, de malice et d'humour. Qu'on se représente cette situation ahurissante où deux jeunes provinciaux échoués ensemble sur le pavé de Paris, à la suite d'une mésaventure avec leurs pères respectifs, s'aperçoivent qu'ils ont dans la personne de leurs nouveaux patrons ni plus ni moins que changé de pères, au grand contentement de tout le monde.

Cette histoire à la fois loufoque, triste par endroits, irrésistiblement gaie à d'autres moments, se termine par une acrobatie psychologique à la Pirandello : le mystère de la quatrième fleur, folie, simulation, hallucination. On ne sait pas au juste.

Au cours de cet ouvrage, que je n'ai pas relu depuis au moins quinze ans, on rencontre des personnages aussi étonnants que ce garçon de café : le vaurien en personne, qui s'écrit un jour : "Je me suis élevé à la qualité de vaurien par mes propres moyens."

La *Jument Verte* est une autre des créations fantaisistes les plus valables de Marcel Aymé. Tout repose sans doute sur une fiction impossible au départ, mais tout s'harmonise et concourt à créer une atmosphère à la fois hallucinante et férocement gaie.

★ Mais venons-en au dramaturge, dans cette dissertation où nous voguons la bride sur le cou, un peu au hasard des souvenirs.

Lucienne et le Boucher m'avait beaucoup amusé. Valentin Tessier campait une Lucienne absolument irrésistible, d'une drôlerie et d'un aplomb peu communs. Toutefois, il manquait à cette pièce je ne sais quoi de complet, de définitif. C'était une bonne pièce, une oeuvre de mérite, ce n'était pas encore le chef-d'oeuvre attendu.

Clémence est venu. Exprimer le plaisir que j'ai éprouvé à cette représentation m'est impossible. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'à certains endroits, je trépinais de joie sur mon siège.

Cette satire du faux mysticisme, parallèle à celle de la fausse prudence est un tour de force continu. C'est pétillant de finesse, de bons mots, de réflexions tour à tour tendres, virulentes, profondes.

Marcel Aymé renvoie dos à dos des foules de fantoches, frères ennemis mais frères tout de même. Toutes les formes de bêtise sont stigmatisées avec une verve à la fois cruelle et perspicace.

★ Il ne faut peut-être pas, du moins pas encore, placer le dramaturge à la hauteur du conteur. Il reste acquis que les deux occupent un niveau très élevé dans les lettres contemporaines.

Mais il est temps de conclure cette vue à vol d'oiseau de l'oeuvre de Marcel Aymé. En résumé,

c'est l'oeuvre d'un analyste implacable de la bêtise, c'est aussi l'oeuvre d'un tendre. Le sourire de la divine poésie éclaire plus d'une page de l'oeuvre de cet écrivain qui peut paraître au premier aspect ou léger ou cruel.

Marcel Aymé est un juge, il est aussi un enchanteur. Telle page des *Contes du chat perché* est d'une fraîcheur insurpassée dans les lettres actuelles. Ses affabulations les plus bizarres et les plus inattendues, outre qu'elles ne sont jamais banales, témoignent d'une puissance créatrice de premier ordre. S'il n'a pas employé à des oeuvres longues ces moyens imaginaires, c'est sans doute que son registre est moins étendu que celui d'un Jules Romains ou d'un Proust, c'est aussi que son souffle est plus court. Ne serait-ce pas surtout qu'il sait davantage sacrifier, qu'il a plus que d'autres le sens du choix, le sens de l'essentiel ?

A certains moments, il rappelle la sobriété du grand La Fontaine. Il y a beaucoup moins de morceaux de bravoure chez Marcel Aymé que chez beaucoup de ses rivaux actuels ; mais tout chez lui, est de même étoffe et de bonne étoffe.

★ Que dire de Montherlant, le triste, après avoir parlé de Marcel Aymé, le gai ? Pourtant tous les deux sont tristes. Les humoristes sont eux aussi des moralistes pour lesquels le monde n'est pas beau puisqu'ils le châtient par le ridicule.

La tristesse de Marcel Aymé n'est pas moins profonde que celle de Montherlant. Tous deux sont trop intelligents pour assister de sang-froid au spectacle de la bêtise qui triomphe plus que jamais à notre époque.

★ Je suis venu à Montherlant par le culte du sport. Mes premiers contacts avec lui remontent à la relève du matin, Le paradis à l'ombre des épées, Les onze devant la porte dorée.

J'ai toujours cherché dans le sport une élévation de la pensée et du cœur centrée sur une joie de l'effort sain, sur une exaltation physique qui s'accompagne d'un oubli total du réel immédiat.

★ Quand je suis dans le stade, je redeviens un enfant de quinze ans, un enfant ébloui qui jongle avec son corps, qui s'affirme dans une euphorie sans calculs.

C'est parce que j'aime le rire que je suis venu à Marcel Aymé,

c'est parce que j'aime la saine joie sportive et aussi la critique et l'auto-critique implacables, que je suis venu à Montherlant. C'est pourquoi je dirai tout de suite que la partie de l'oeuvre du maître qui me plaît le moins est la série dite des *Jeunes filles*. Dans ces quatre ouvrages, il y a, à mon sens du moins, non pas un pessimisme excessif, mais une sorte de romantisme pessimiste qui me paraît un peu lourd. L'atmosphère devient quasiment irrespirable. Montherlant se montre trop atrabilaire pour mon goût.

Mais revenons aux chers premiers ouvrages de Montherlant. Que de joie j'ai puisée dans *Les Olympiques* ! Cette glorification de l'activité sportive, cette prise de conscience de rigueur et de vigueur, de facilité et de violence maîtrisée, tout ce qui constitue l'atmosphère du stade, est admirablement évoqué par cet ex-amateur d'athlétisme.

La tauromachie des *Bestiaires* me plaît déjà moins. Ce que j'aime dans le sport, décrit à cette époque par Montherlant et que je me suis efforcé de vivre, c'est la conquête de soi et du monde par l'effort physique absolument gratuit, se résolvant en esthétique.

Il est une sensibilité sportive que Montherlant a décrite en maître dans ces ouvrages. Le sport écrivain qui avait su traiter avant lui ce sujet difficile fut Pindare ; et encore les odes pindariques se perdaient-elles souvent dans des considérations extra-sportives. C'est la plus pure quintessence de la sensibilité sportive que Montherlant nous a livrée dans ses premiers ouvrages.

A cette époque, surtout après *La Relève du matin*, on a voulu faire de lui un écrivain catholique. Sa sensibilité d'ailleurs était en effet assez rapprochée d'un catholicisme plus littéraire que réel. Beaucoup d'écrivains, avant et après lui, ont traité des thèmes catholiques ou para-catholiques, sans être pour autant d'authentiques catholiques, ni même des croyants.

★ Service inutile, dans l'oeuvre de Montherlant, marque le même temps d'arrêt et d'auto-critique que le *Confort intellectuel* dans celle de Marcel Aymé. Cet ouvrage — que je n'ai jamais relu — m'avait beaucoup impressionné à l'époque. Non seulement, il indiquait les grandes lignes de l'éthique future de Montherlant,

il jetait aussi des lucres sur son esthétique.

L'écriture joue en effet un beaucoup plus grand rôle chez Montherlant que chez Marcel Aymé. Le premier est un fort grand styliste, tandis que l'autre est un écrivain tout simple. Je m'exprime mal : Montherlant est un plus grand plasticien, un plus habile ciseleur de la phrase, que son rival. Son verbe est plus rond, plus plein, plus dense. Il dit plus à la fois. Il est plus concis, sinon plus précis. A une certaine époque, on eût été porté à découvrir chez lui un culte de l'art pour l'art. La recherche verbale est chez lui plus visible que chez Marcel Aymé, qui fut toujours bonhomme.

★ J'en arrive au théâtre. Mes deux grands écrivains sont, en effet, venus relativement sur le tard au théâtre et il semble que l'un et l'autre doivent y trouver un accomplissement.

Rares sont les conteurs et les essayistes qui ont abordé le théâtre vers la quarantaine et y ont réussi. C'est pourtant le cas de Montherlant, tout autant que celui de Marcel Aymé. Ils n'ont pas été joués que je sache avant la quarantaine, et ils ont réussi à se classer.

Deux pièces de Montherlant m'ont particulièrement plu, *Le Maître de Santiago* et *Malatesta*. J'ai vu la première il y a déjà deux ans ; la seconde, il y a quelques semaines.

Mes impressions du *Maître de Santiago* sont un peu émoussées. Ce décanage ne me laisse que l'essentiel. Une haute et noire figure d'homme se dresse sur un fond de médiocrité. Montherlant est le pamphlétaire de la grandeur incomprise. A la fin, l'exaltation de la grandeur exaspérée sombre dans un mysticisme caricatural.

L'impression d'ensemble de cette œuvre tragédie, un peu trop abondante en discours, demeure forte, saine. Une pointe de cynisme est tempérée par l'affirmation de la primauté de la vraie grandeur. Seule la fausseté est fustigée.

Dans *Malatesta*, le même thème revient ; mais *Malatesta* n'est plus une pièce composée à la mode ancienne. La structure est personnelle. Il n'y a même plus d'unité d'action à proprement dire. C'est la vie d'un homme tourmenté qui s'écoule.

Le caractère du héros contrasté envahit toute la pièce. Drame d'un caractère exagéré, drame d'une vie : voilà une nouvelle formule de la tragédie. Ce n'est plus une crise dans la vie du personnage, c'est toute sa vie qui est mise en question dans une pièce. Dans le théâtre de Mon-

therlant, un seul personnage retient l'attention : le héros. Tous les comparses finissent par disparaître de la mémoire.

Dans ces deux pièces en particulier, le héros est singulièrement moderne, malgré l'atmosphère du passé qui l'entoure. Cependant, l'oeuvre demeure sur le plan universel. Elle est incomparablement moins engagée dans le temps qu'une pièce de M. Jean-Paul Sartre.

On reproche à Montherlant de se mettre lui-même sur la scène, d'incarner trop ses héros. Même si cela était, je ne vois pas pourquoi on en fait un reproche. Dès qu'on innove, on tire tout de soi-même. Quand on possède un caractère trempé comme celui de Montherlant, on ne peut manquer de tremper tout ce qu'on touche.

★ Je me résume : le théâtre de Montherlant est personnel, il est fort, il est magnifiquement écrit, d'une écriture âpre, oratoire, faite pour être parlée. Il choque, mais il porte.

Quant à son immoralisme, j'avoue ne pas le sentir. Une moralité par contraste se dégage des scènes les plus violentes, des mots les plus implacables. On trouve Montherlant sévère pour l'humanité. Pour ma part, je ne le découvre que lucide. Presque tous les hommes que j'ai connus sont des salauds. Il s'est trouvé que Montherlant n'était pas un salaud, il a voulu jouer le jeu de la vie proprement, dignement et, ajoutons-le, avec un certain panache. Il a le sens de la grandeur. Les médiocres — ils sont légion — ne pardonnent jamais cette attitude. Qu'on soit tout ce qu'on voudra, mais qu'on ne soit pas grand, telle est la loi de la jungle humaine !

★ Me voici rendu au terme de ce parallèle entre mes deux chers grands écrivains. Je les aime surtout parce qu'ils ne vieillissent pas, parce qu'ils continuent de chercher, parce qu'ils ne se sont pas fossilisés dans les redites ou dans les honneurs.

Pour moi, plus jeune qu'eux, inconnu et devenu fier de l'être, je me réjouis de leur ascension inespérée. Il faut croire que les valeurs sûres finissent quand même par percer si le temps ne joue pas trop contre elles.

Une mort prématurée et une sénilité précoce, ces deux écueils évités, Montherlant et Marcel Aymé défrayeront encore longtemps la chronique et, ce qui est plus rare, mériteront qu'on s'occupe d'eux.

Tous deux sont des pessimistes convaincus, tous deux ont raison. La jungle humaine n'est ni aimable, ni gaie. L'un corrige les moeurs avec le fouet, l'autre avec le sourire.

Tous deux sont des moralistes et il ne faut pas s'étonner si la prostituée et le condottiere leur paraissent plus propres que les petits bourgeois et les grands diplomates.

Cinéma

A la recherche du relief

Le cinéma traverse actuellement une période révolutionnaire qui pourrait bien modifier profondément l'aspect familier des salles de projection. Après le fameux Cinéma, importé d'Amérique, voici une invention française beaucoup plus importante encore... si elle tient ses promesses. Il s'agit du relief, mais d'un relief particulièrement séduisant, puisqu'il n'oblige nullement les spectateurs à porter d'incommodes lunettes, ni les exploitants à prévoir de coûteuses transformations de la cabine ou de l'écran.

Quand vous sortez d'une séance de cinéma, faites cette expérience bien simple. Dans un endroit peu éclairé, fixez votre regard sur le sol; vous apercevrez un minuscule rectangle noir, de la dimension d'une carte postale. Ce rectangle, qui ne tardera pas à s'effacer, correspond à la région de vos rétines fatiguées par la contemplation prolongée de l'écran.

Une lucarne de la dimension d'une carte postale placée à 1 m. 50, tel est donc l'angle solide dans lequel nous apercevons le spectacle au cinéma! Il faut avouer que nous sommes là fort loin des conditions naturelles, où la réalité nous baigne de toutes parts et où nous sommes conduits à tourner sans cesse nos regards en différentes directions, participant aux mouvements qui nous entourent.

Cette anomalie n'avait pas échappé à un de nos grands metteurs en scène, qui fut également un audacieux pionnier de l'optique: Abel Gance. Pour "étaler" la vision du spectateur dans le sens horizontal, il eut l'idée du fameux "triple écran", qui lui fournit un "finale" grandiose pour le départ de l'Armée d'Italie, dans son film "Napoléon".

Le triple écran procure une vision étendue mais "plate", analogue à la vue que l'on a d'une terrasse. Une salle des Champs-Élysées, à Paris, utilisait des projections auxiliaires contre les murs latéraux, pour un film sur La Royal Air Force. Les spectateurs avaient ainsi l'impression de se déplacer dans l'espace en apercevant sur le côté leurs compagnons de vol.

Avec le Cinéma, ce principe est poussé à l'extrême, l'écran, de vastes proportions, revêtant la forme paradoxale... d'une véritable caverne, qui s'ouvre béante devant le spectateur! La projection, très ample, s'effectue avec trois caméras, solution coûteuse, qui sera sans doute remplacée par une projection unique, élargie optiquement par un dispositif français, le célèbre "hypergonar" d'Henry Chrétien.

Outre sa vision "panoramique", le Cinéma procure au spectateur une impression très vive — bien que fallacieuse — de relief, ou plutôt de profondeur. Or, un inventeur français vient d'annoncer à la presse, sous le patronage éclairé de M. Edouard Belin, la découverte d'un procédé plus suggestif encore, puisqu'il ne nécessite aucune modification de l'écran, tout en dispensant les spectateurs de la sujétion de porter des lunettes, bicolores ou polarisées.

La vérité est que tous les inventeurs tournaient jusqu'ici dans le cercle vicieux de la double image:

— Voir le relief, disait déjà Léonard de Vinci, peintre et physicien, c'est voir, d'un même objet, deux images différentes avec les deux yeux.

Nous connaissons tous le stéréoscope, qui est une application de ce principe à la photographie. L'appareil utilisé est double, ses deux objectifs ayant sensiblement le même écartement que les yeux humains. Il fournit par suite deux images légèrement différentes, que l'on regardera au moyen de deux oculaires.

Le relief apparaît, mais il est très défectueux. Personnage et objets semblent découpés dans la toile, sans rien de ces volumes "en ronde-bosse" qui donnent leur réalité aux objets perçus directement.

Cette anomalie s'explique aisément. Quand nous regardons un objet réel, la tête d'une statue, par exemple, nos yeux convergent; disons moins noblement qu'ils "louchent"! Rien de semblable avec le stéréoscope, où la vision des deux yeux est rigoureusement parallèle. Toute l'image se trouve ainsi "plaquée" contre une suite de plans échelonnés, comme des décors de théâtre.

Pratiquement, le système des deux images n'a jamais pu être appliqué commercialement au cinéma. Fort heureusement, il existe d'autres systèmes de relief que celui de la double image.

Un surprenant "pseudo-relief" peut être obtenu — dans des conditions d'économie imbattables — en contemplant l'écran dans un miroir! Les techniciens ne sont pas tout à fait d'accord sur l'explication du phénomène; il semble qu'il y ait double réflexion, sur la surface extérieure du verre et sur le tain du miroir; d'où un certain "flou doublé", donnant de la profondeur à l'image. On obtient de beaux effets du même genre en suspendant une très légère mouseline devant l'écran.

Pierre DEVAUX

Télévision

JEAN-PAUL FUGERE nous promet un programme de choix dimanche, 24 mai, de 7h 30 à 8 heures, au cours de son émission hebdomadaire "Pays et Merveilles". M. André Malavoy, directeur des Services officiels du tourisme français pour le Canada, fera une intéressante conférence sur la province de l'Anjou. Comme à l'ordinaire, André Laurendeau posera ses questions.

Monsieur Malavoy nous exposera les liens historiques qui relient l'Anjou au Canada et notamment en matière de peuplement. Des Angevins ont été parmi les premiers colons français à venir s'installer sur les rives du Saint-Laurent. En 1700, il y avait 4,894 Français en Canada, et quoique il est coutume de dire que les Bretons représentaient la majorité de ces habitants, les chiffres officiels nous apprennent qu'en tête venaient les Normands, puis les Parisiens avec l'Île-de-France: 621 colons; au troisième rang, la Bretagne: 175 colons, et tout de suite après, l'Anjou: 139 colons. C'est donc un problème typiquement historique qui nous sera d'abord présenté, histoire de l'Anjou, des Plantagenêts à la Renaissance et la guerre de Vendée. Une projection du film "Douceur Angevine" accompagnera les commentaires, et des disques du folklore angevin contribueront à créer l'ambiance de cette contrée qui vient de lancer un appel aux Canadiens, les invitant de tout cœur à venir les visiter au cours des prochains mois. Un chaleureux accueil leur sera partout réservé.

Mardi, 27, de 5 h. à 5 h. 30, J.-P. Ladouceur nous propose pour les enfants son "GRENIER AUX IMAGES". Grand-père Cailoux qui s'applique chaque semaine à les instruire par l'image, va parler du verre. Émission

pour les petits? Oui, mais aussi pour les grands! Voilà une chose fort éducative que d'apprendre, même à l'âge de raison, comment on fabrique le verre, comment on le travaille et toute la gamme de ses applications dans notre vie de chaque jour. La semaine prochaine, à la même émission, nous verrons une petite fille filer de la laine au fuseau devant les caméras, comme le faisaient nos grand-mères!

Jacques Hébert est attendu prochainement à Montréal et bien attendu. Sauf imprévu, il doit être la vedette de "CONFERENCE DE PRESSE" du jeudi, 28 mai, de 8h 30 à 9 heures. Il sera, évidemment, question de l'Afrique.

Pas de théâtre en studio, en remplacement, un kinoscope de New York nous fera voir (espérons-le) "CHEVALIER A LA ROSE", vendredi, 29, de 9 h. à 11h 30. C'est opéra de Richard Strauss a été filmé par les soins de la N.B.C. avec le fastueux déploiement habituel: 60 musiciens, etc.

Pour finir la semaine, deux films de long métrage passeront le samedi, 30, en soirée, à partir de 8 heures. L'un est anglais, le second est français.

On prépare dans la fièvre "ONDINE", de Jean Giraudoux, dans une adaptation spéciale (on le comprend lorsqu'on sait que la pièce originale s'est donnée avec 43 acteurs) pour la télévision. C'est Georges Groulx qui prépare ce prestigieux spectacle dont Jovet tint le rôle principal à Paris. Ce sera la première mondiale de cette pièce en télévision; l'honneur en reviendra à C.B.F.T. et au dévouement de ceux qui n'ont pas eu peur de s'atteler à ce gigantesque travail.

Jean LAZARE



LA RADIO

Marcel Dubé écrit une autre pièce

AUSSITOT rentré de Victoria, où ZONE a remporté le 1er prix du Festival Dramatique, Marcel Dubé veut se remettre au travail pour écrire une autre pièce "d'accent canadien". Mais avant d'en dire davantage sur cette nouvelle entreprise, il est bon de révéler dans quelle conditions LA JEUNE SCENE a effectué son voyage à l'autre bout du pays. Le déplacement aura coûté \$3,500. C'est une jolie somme que le jeune dramaturge n'aurait évidemment pas en mesure d'avancer. Quelques généreuses personnes ont souscrit \$1,500. Quant à la différence, Dubé a sacrifié les \$2,000 en cachets que Radio-Canada doit lui verser pour la présentation de ZONE à la télévision. Les garanties étant suffisantes, la banque a naturellement consenti à les lui prêter.

A Victoria, ce sont peut-être les paroles de M. Pierre Lefebvre, juge du Festival, qui auront été les plus réconfortantes pour le jeune auteur. Le 2e acte, dans lequel se situe l'interrogatoire, lui paraissait être beaucoup plus symbolique que réaliste. C'est cela précisément que Dubé voulait que l'on comprît. L'auditoire, bien que constitué en majorité d'éléments de langue anglaise, aura fait preuve d'une grande sensibilité, réagissant très intelligemment, captivé par l'action quand les paroles ne parvenaient pas à l'atteindre.

Puisque c'est d'abord le théâtre qui le retient, Dubé suspend le roman qu'il avait mis sur le métier — JOURNAL D'UN JEUNE HOMME DE PROVINCE — pour s'engager dans la réalisation d'un autre projet. Cette fois, il veut mettre en scène une jeune fille seule, unique personnage dans un décor unique, qui, sous les dehors de la douceur naïve, cherche à tout conquérir, à tout posséder. Elle sera la petite orpheline canadienne, à la fois candide et méchante, qui n'hésitera pas à commettre des monstruosités pour achever sa possession. Pièce d'atmosphère que l'auteur de ZONE s'efforcera de "sortir de sa tête" où elle a déjà pris forme.

VERITABLE ambassadeur de la musique française, le R. P. Emile Martin, oratorien, directeur des manifestations artistiques en l'église Saint-Eustache, à Paris, s'en retourne dans la capitale française avec, chose rare, de précieux enseignements sur nos oeuvres musicales. "Plusieurs oeuvres canadiennes mériteraient d'être jouées à Paris en première audition", nous confiait-il récemment. "Je regrette profondément, ajoutait-il, qu'on ne connaisse pas en France, la musique canadienne. Notre ignorance est cependant excusable, car aucune propagande n'est faite à Paris, en faveur de vos oeuvres, de vos artistes et chose plus inouïe encore, les chercheurs, les curieux, ne trouvent auprès de vos services culturels aucun renseignement pouvant les aider dans leur désir de connaître les oeuvres canadiennes pourtant existantes". Nul doute qu'après avoir été au Canada l'ambassadeur de la musique française, le R. P. Martin, sera, à son retour à

"Baptiste et Marianne"

LES émissions radiophoniques intéressantes se font rares et il faut tourner le cadran plusieurs fois avant d'en trouver une vraiment séduisante qui puisse capter l'attention de l'auditeur le plus souvent distrait... Car, on écoute la radio aujourd'hui, il faut l'admettre, tout en faisant mille et une petites besognes. Les émissions musicales dites populaires, n'échappent pas à cette règle, mais pourtant, un certain génie bienveillant a dû intervenir dans la réalisation du programme "Baptiste et Marianne" qui passe sur nos ondes le jeudi soir.

La formule est simple, cependant: des chansonnettes bien choisies, un texte imagé et fantaisiste qui les unit, et des interprètes de première valeur auxquels s'ajoute un orchestre bien balancé (pas trop d'accordéon-musette, s.v.p.); et vous obtenez une demi-heure qui passe de la façon la plus agréable. Cette formule de "Baptiste et Marianne" pourrait fort bien servir de modèle à toutes ces émissions café-musical-concert, etc., qui se caractérisent par un manque de cohésion et des textes insipides. Contraste frappant avec l'humour et la spontanéité qui se dégagent de l'ensemble du programme que dirige l'équipe Mauffette-Rolland.

D'abord, puisque le succès de l'émission dépend dans une large mesure des interprètes, il convient de mentionner que Jacques Normand se retrouve ici avec toute la verve et l'humour que nous lui connaissons et sa figure sympathique (elle ne le fut pas toujours) à vite reconquis sa popularité à l'endroit du public. Il suit même fidèlement les textes, avec de légères variations, il est vrai, mais qui osaient s'en choquer connaissant le "ad-lib" proverbial de la vedette du St-Germain-des-Prés.

Notre Marianne est parfaitement incarnée par la jolie Estelle Caron qui sait apporter cette

gaieté toute féminine aux réparties de ses partenaires. Meilleure interprète de la chansonnette que Monique Leyrac qui la précédait dans le rôle de Marianne — sa voix est d'autant plus sympathique — l'estime qu'on lui porte lui a valu cette année le prix Orange, de la part des journalistes, décerné à l'artiste dont la personnalité et l'amabilité se font valoir plus particulièrement. Lorenzo Campagna, annonceur, comédien et même chanteur, (il est d'ailleurs excellent musicien) agit, dans la mesure du possible, comme médiateur entre musique, textes, artistes et auditeurs. Un bonhomme vraiment remarquable.

Quant à la musique, le choix des chansons est excellent. Chansonnettes pleines de vie de Trenet, Montand, Duda, d'une part, plus les accents mélancoliques de Piaf ou Delair. Nos chansonniers canadiens, Raymond Levesque, D'Amours et autres se font aussi entendre et il ne se passe pas une semaine sans qu'une ou deux de leurs compositions soient au programme, initiative très heureuse... L'orchestre que dirige Henry Matthews présente des arrangements originaux et variés et sait s'adapter à toutes les ambiances, d'un langoureux "Feuilles Mortes" au Dixieland le plus endiablé. La clarinette mélodieuse du leader Matthews se glisse discrètement de l'arrière-plan pour saisir souvent la mélodie.

Les textes, fantaisistes et pleins d'humour, tournent surtout autour d'une actualité tout en formant corps avec le choix des chansonnettes. Ils sont dus à Cloutier, Rolland ou Levesque, ça dépend de l'émission, et révèlent le côté badin et pittoresque d'une foule d'événements.

Baptiste et Marianne demeure une émission que l'on peut classer parmi les meilleures sur nos ondes. Il suffit de dire que la mission est signée Guy Mauffette.

Laurier HEBERT

Le Père Martin, ambassadeur de notre musique en France

Paris l'ambassadeur d'une des formes de notre culture spécifiquement canadienne et qu'ignorent nos milieux officiels quand il s'agit de nous, à l'étranger.

Il nous paraît donc intéressant de connaître davantage celui qui, désormais, apportera à ses compatriotes les précieux renseignements qu'il a recueillis, de Québec à Vancouver, sur notre élite musicale et sur les oeuvres qu'elle a produites.

Le R. P. Martin est né à Cendres, dans le Gard, le 7 mai 1914. Il fit ses premières études littéraires et musicales sous la direction d'un de ses oncles, ancien maître de chapelle à la cathédrale de Nîmes. Son passage à la faculté des Lettres de l'Université de Montpellier est marqué par le souvenir qu'il y laissa comme organiste à l'enclos Saint-François. Poursuivant ses études à Paris, on le retrouve étudiant en lettres à la Sorbonne et jeune théologien à l'Institut catholique. Possédant une extraordinaire faculté de tra-

vail, il prépare entre temps un diplôme d'études supérieures sur saint Augustin et la musique, et rédige une thèse de doctorat sur la musique grecque ancienne. Cette thèse devait le conduire, par la suite, à des études plus approfondies sur la poésie grecque et l'amener à présenter, cette année, à la Sorbonne, une thèse pour le doctorat d'Etat sur l'évolution des rythmes dans la poésie grecque et s'efforce de substituer à la métrique abstraite des notions plus vivantes fondées sur la communauté de sentiment rythmique entre les Grecs et nous.

Ordonné prêtre en 1939 il entre à l'Oratoire de France. Cinq ans plus tard, se tournant de plus en plus vers la musique sacrée dont il veut faire un instrument d'apostolat dans la ligne de la tradition oratorienne la plus authentique, il fonde la Société des Chanteurs de Saint-Eustache. En 1947 il joint à ses fonctions déjà absorbantes celle de maître de chapelle et or-



La charrue ayant les boeufs : Mise en garde contre le succès

N'EST-IL pas vrai, dans un pays jeune comme le nôtre au point de vue artistique et culturel, qu'on a tendance à vouloir prendre les bouchées doubles? J'entends qu'une fierté naturelle et le désir pressant de produire au diapason des autres nations nous poussent à l'exagération qui fait perdre de vue de justes proportions. Ainsi, une pièce de théâtre remporterait-elle chez nous un certain succès qu'aussitôt on lâche le nom de Molière, et celui de Debussy pour une oeuvre musicale s'écouterait avec plaisir. Loin de moi la pensée de vouloir dénier à nos auteurs, nos compositeurs, nos peintres, leurs vrais mérites. Beaucoup d'oeuvres, sorties de notre peuple, sont dignes d'admiration, mais je voudrais ici (hélas! faut-il encore que ce soit brièvement), tenter de mettre le public en garde contre un nationalisme de mauvais aloi qui nuit grandement au succès de nos jeunes artistes.

Depuis dix ans, la situation musicale à Montréal a fort évolué. Viennent désormais dans la métropole tous les grands artistes internationaux. Ces visites, comme dans un peuple l'apport d'un sang nouveau, provoquent un mouvement de travail salutaire qui suscite d'assez heureux résultats.

Mais la xénophobie indéniable d'une partie importante de notre public lui inspire une attitude qu'on n'hésiterait pas à qualifier de criminelle. Il me vient à la mémoire une foule de noms de jeunes chanteurs qui, lors de leurs premiers récitals, ont soulevé dans le public un enthousiasme excessif qui leur fut néfaste. Ce qui arrive? L'élève ainsi monté en épi perd de vue la saine perspective de sa croissance et, se croyant arrivé (il ne demande pas mieux), cesse d'étudier sérieusement. Grands dieux! que d'artistes accomplis poussent sans cesse la recherche de la perfection et demeurent toute leur vie l'éternel élève.

J'ai reçu, à la suite de critiques sévères de récitals de débuts, des lettres d'insultes, des missives incroyables, virulentes, grossières, que je conserve précieusement. Il y en a qui mériteraient d'être publiées un jour: on pourrait y distinguer toutes les formes de la rancœur! Vous dirais-je qu'on m'a envoyé, il y a quelques années, des lettres anonymes en vers parfaitement scandés et richement rimés, m'accusant d'être un Juif et de vouloir la tête des Canadiens? Cela, parce qu'il m'avait été impossible d'admirer le jeu enfantin, incorrect, d'un violoniste mont-réalais de quatorze ans. Le violoniste en question avait eu le malheur de se faire entendre peu de temps après le récital d'un extraordinaire jeune Juif américain de quatorze ans, lui aussi, et qui porte le nom désormais fameux de Michael Rabin. D'où la sortie vitupérative et antisémite.

Plus récemment encore, cette

présente saison, une jeune pianiste se fit entendre en un premier récital officiel auquel fut conviée la presse montréalaise. Les qualités de la musicienne étaient réelles, mais elle joua avec une telle force acharnée, aux belles confusions, un tel désordre, qu'il fut naturellement impossible de lui rendre publiquement hommage comme on l'eût voulu. Aussitôt, les lettres m'arrivent. Il en vint de toutes parts, je n'hésite pas à dire qu'il en arriva tous les jours pendant deux semaines, toutes affirmant le génie décisif de l'artiste en question. Ces lettres, qu'elles soient parties d'amis ou de parents ou encore d'admirateurs, ne sont pas justifiables. Le profane le moins exercé à la critique eût lui-même repéré les lacunes et nié le génie. Plût au ciel qu'on pût faire comprendre aux auteurs de ces messages quel mauvais service ils rendent aux musiciens dont ils prennent si violemment la défense! Les couvrant de louanges non encore méritées, ils entravent leurs études. Ces artistes sont jeunes, avides de succès, assez faibles pour tendre volontiers une oreille charmée aux belles paroles qu'on leur adresse. A la fin, ils ne font rien de bon et se demandent pourquoi.

Non, cette attitude n'est pas celle qu'il faut adopter. Le véritable artiste reste toujours modeste. Non point qu'il doive sans cesse, par modestie, admettre forcément toute critique qu'on invente à son sujet, mais il doit aller à son art avec humilité, ne point croire au succès avant d'avoir maîtrisé la technique, avant de parfaitement comprendre la musique. Lorsqu'il est ambitieux (rien de mauvais à l'être, au contraire), il trime à la tâche. C'est grâce au seul travail qu'on atteint à la perfection. Lorsqu'on croit l'avoir touchée, enfin, il faut, comme le grand Casals, remettre une fois de plus son art sur le métier et recommencer. Pensez à Schubert, oui, à Schubert, qui s'adonna de nouveau à l'étude du contrepoint peu avant sa mort. L'auteur du Quintette à cordes en do majeur! Quelle admirable humilité, quelle leçon de modestie précieuse à ne jamais oublier! Schubert n'est pas le seul à s'être replié sur lui-même devant les éloges trop vives. N'est-ce pas parce qu'on veut vraiment les voir réussir qu'on se laisse aller à conseiller la modération aux jeunes artistes? Après les boeufs, la charrue, pour de riches labours.

Paul ROUSSEL

Palais de Chaillot, à Paris, par plus de 500 exécutants, sous la direction du Maître Albert Wolff, président de l'Association des Concerts Padeloup. Cette vaste fresque sonore fut écrite d'après une paraphrase lyrique des versets de psaumes et de prophéties se rapportant à la fin des temps. Dans un souci d'équité, ajoutons à ce travail de création, les enregistrements sur disques d'oeuvres musicales exécutées par la chorale Saint-Eustache, sous la direction de leur fondateur et dont un "La Messe" du Père Martin a valu aux exécutants et au R. P. Martin un grand prix du disque.

Il n'est donc pas étrange que l'Alliance française l'ait inscrit au nombre de ses conférenciers, ce qui lui a permis de visiter notre pays et de prendre contact avec la population canadienne française de l'Ouest. De ce contact il garde, nous a-t-il avoué, "un souvenir ému". Le Père Martin nous quitte avec regret. Regret surtout de n'avoir pu pendant ce premier séjour acquiescer des notions plus complètes sur notre musique et nos activités musicales. Il est fort probable qu'il nous revienne. Ce retour, s'il faut en croire certaines rumeurs que ne nie pas le Père Martin mais qu'il considère comme prématurées, permettrait la réalisation d'une série d'émissions de musique sacrée sur les ondes de Radio-Canada. Souhaitons que la chose se réalise et pour l'instant confions au R. P. Martin, comme nous l'écrivons au début de cet article, la tâche de nous faire mieux connaître en France.

Paul COUCKE

Dans le Grand Nord (II)

LA TRAVERSEE DU DESERT DE NEIGE

La terrible odyssée

DES les premiers jours de décembre, je m'apprête à gagner Franklin. Vite, je prépare ma traine à chiens, et, le lendemain, je suis équipé pour le voyage. On se met en route, plein d'optimisme.

J'ai pour compagnons deux hommes de la police et leur interprète. Nous espérons bien pouvoir arriver à Franklin la veille du Nouvel An.

Depuis un mois et demi, à part quelques rares jours, le thermomètre s'était maintenu en-dessous de 40 degrés sous zéro. Le jour de notre départ, il y avait 42 degrés; et les jours suivants, le froid ne fit que s'accroître. Néanmoins, jusqu'au soir du second jour de voyage (29 décembre), tout alla relativement bien... sauf que le bout de mon nez a déjà son affaire réglée: il a été trop audacieux, la gelée l'a saisi... et tant pis, il fera peau neuve.

Le troisième jour, notre train ralentit, et pour cause: plus de chemin!... Motif: nous sommes les premiers à passer là cet hiver. Force nous est de nous frayer un passage, raquettes aux pieds, à travers deux pieds et demi de neige! Deux de mes compagnons et moi marchons, l'un derrière l'autre, devant les chiens, afin de leur tasser la route. La tâche du premier de nous trois est particulièrement pénible, vous le devinez. Aussi, devons-nous prendre le poste alternativement.

Le quatrième de la troupe est un novice, ne encore rompu à la gymnastique de la raquette: nous lui laissons la charge de marcher derrière les traînes et de les surveiller. Et nous marchons toujours, stoïques, confiants.

Au soir du 31 décembre, nous sommes très loin du but! Il faut bien s'arrêter... et nous le faisons au milieu du Grand Muskeg, plaine dépourvue de toute végétation. De loin en loin seulement émergent de maigres épinettes toutes rabougries et de pauvres saules pleureurs. Campons sur place.

Tandis que deux de mes compagnons préparent le campement, je pars avec l'autre à la recherche de la bonne piste. Nous la retrouverons peut-être: quelques branches brisées, quelques rares entailles à la hache, mais brunes par le temps et qu'on ne peut voir qu'en secouant le givre qui les recouvre, tels sont les seuls indices d'une piste indienne... les seuls "poteaux indicateurs" de nos vastes étendues.

Longtemps nous rôdâmes, à droite... à gauche. Enfin, nous trouvons. Tout heureux, nous regagnons le camp, qui fume là-bas, dans le lointain. Quel bon repas nous attend tout chaud! Une bonne tasse de thé, un excellent bifteck... d'original, des haricots! Menu princier. Pensez si on lui fait honneur! Aussi, rien n'en resta. Mais, c'est la veille du Nouvel An. Les choses vont

elles se passer sans aucun éclat?... On le dirait. Enroulés dans nos couvertures, nous nous tenons côte à côte. Le feu va s'éteindre, et le froid nous pénètre de plus en plus.

Alors, je commence à fredonner le cantique si touchant: "O bonne Mère du Missionnaire"... Puis, prenant ma voix des grands jours, j'entonne résolument: "It's a long, long way to Tipperary..."

Cette fois, le branle est donné, c'est un ensemble magistral. Tous s'en donnent à pleins poumons. S'il y avait des lièvres aux alentours, je parie qu'ils se sont enfuis chez le pharmacien d'en face.

Que de fois il faut rire pour ne pas sangloter! Vrai, ce soir du 31 décembre, nous sentions le be-

tes ses qualités de bon chien, tiendra-t-il à la piste en dépit de l'obscurité et de la tempête?...

—Peu importe, me disais-je, il connaît Franklin, et, par chemin battu ou autrement, il ne manquera pas de m'y conduire.

Un quart d'heure se passe. Un doute me prend.

—Wô! J'arrête mes coursiers et je file à l'arrière demander à Fred (l'interprète) s'il croit mon chien dans la vraie direction.

—Je crois qu'il tire trop à droite, me répond-il.

C'est ce que je pensais moi-même, d'ailleurs... Mais la suite nous apprendra que "Bas-blanc" avait raison et que nous avions tort.

—Dia!... Bas-blanc!...

ce sous un poids trop lourd. Anxieux, haletants, ils ne pouvaient que m'attendre. Quand, enfin, je fus près d'eux:

—Père, vous avez bien failli!... —Oui..., boire un bon coup, répondis-je.

Ce n'est que le lendemain, quand ils me rappellèrent ma boutade, que cette réponse humoristique nous amusa.

La nuit d'agonie par 50 degrés sous zéro

D'ailleurs, nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Une question angoissante se pose. Vous la devinez... "Où sommes-nous?" Impossible de nous orienter. Faut-il continuer à marcher? Mais dans quelle direction? Je propose à mes compagnons d'aller camper sur les bords du lac. Là, du moins, nous trouverons assez de neige pour nous creuser un abri.

—La terre ne doit pas être bien loin, leur dis-je. Attendez-moi ici, et criez de temps en temps. Je vais voir! Et je pars, en effet. Mais, à peine ai-je fait quelques pas que j'entends un appel pressant.

—"Father, Father, come!..." Père, Père, venez!...

Mes hommes s'étaient sans doute concertés. Je reviens et je demande:

—Eh bien! qu'y a-t-il?

Non, je n'oublierai jamais le ton plein d'angoisse que prit la voix du caporal pour me dire, avec une insistance toute fraternelle:

—Restez ici, Père... Restons ensemble.

Docile, j'abandonnai mon projet. D'ailleurs, les éléments sont toujours démontés. Force nous est donc, en cette soirée du 1er janvier, de camper sur la glace à ciel ouvert et d'attendre avec résignation que l'épouvantable poudrière prenne fin. Vite, à l'oeuvre.

Je dispose mes chiens en demi-



Devant le gouffre, le pauvre chien gémit et pleure, tandis que de la mare, comme d'une immense chaudière, s'échappent des tourbillons de vapeurs noirâtres qui montent d'abord puis glissent, vertigineux, emportés par le vent.

Musique infernale!... Sifflement de la tempête, mugissement des flots qui roulent en cascades, cris plaintifs de mes chiens.

Sous mes pieds, sous mon attelage, la couche de glace, qui s'est amincie progressivement à mesure qu'on approchait du gouffre, est devenue un effroyable danger. Le moindre mouvement vers l'avant et cette glace se brise pour nous engloutir à tout jamais.

Je me tiens là, cramponné à ma traine, un instant interdit et comme muet d'épouvante. Que faire? L'inspiration ne se fait pas attendre. Une courte et fervente invocation. Puis, de ma voix la plus douce: "Venez ici, Bas-blanc!"

Et Bas-blanc, gentiment, presque joyeux, de faire demi-tour. Sans l'attendre et tandis qu'il s'en vient vers moi, instinctivement, je fais demi-tour moi-même.

A petits pas, retenant mon souffle, je fuis le gouffre béant. Et quand je me sens sur la glace solide, je respire enfin, mes nerfs se détendent quelque peu. Je suis sauvé!

Bien vite, je rejoins mes compagnons, arrêtés à quelques pieds de mon attelage, hors du danger. Ils s'étaient rendu compte du péril que je courais, mais sans rien pouvoir tenter pour me secourir. S'avancer vers moi, c'était risquer de faire céder la gla-

lune autour de ma traine. Au centre, sur la glace, je déroule mes couvertures et, prestement, sur cette couche sommaire, je m'étends pour me reposer. Toute l'opération n'a pas duré deux minutes.

D'un côté, le plus terrible, ma traine me protège contre le fougueux blizzard: le gros de la tempête passera par-dessus ma tête. De l'autre côté, mes chiens qui ne tardent pas à venir se blottir contre moi, me fourniront une part bien précieuse de leurs calories. A la garde de Dieu! La consigne est de ne pas dormir. Qui donc se réveillerait? Affreusement nuit! Nuit d'agonie!... Et de quoi demain sera-t-il fait? De longs frissons qu'il est impossible d'arrêter, impossible de maîtriser, me courent par tous les membres, me secouent tout entier. Mes dents claquent désespérément.

Instinctivement, je sors mes mains de mes mitaines, mes doigts sont engourdis et si fort, que je me mets à les mordre éperdument pour les réveiller.

Deux heures du matin, trois heures et demie, quatre heures. Péniblement, les heures passent qui semblent des siècles. Parfois, je risque un oeil dehors. La poudrière fait toujours rage.

Enfin, vers dix heures du matin, 2 janvier, légère accalmie.

Joie folle de la délivrance

Cette fois, je ne me trompe pas!... Là-bas, ce sont les nuages de vapeur vomis par la mare; de l'autre côté, les bords du lac



que nous avons franchi, hier soir. Un feu de joie..., c'est-à-dire une bonne pipe. En la bourrant, je me rends parfaitement compte que mes doigts sont cuits ou gelés, l'effet est à peu près pareil. Mais, peu m'importe! Je vis, c'est l'essentiel. Je vis... Oh! le bonheur de vivre. De joie, j'ai hâte de me lever et de courir pour bien m'en convaincre.

—Hello!... Freddy, Jimmy, Billy!...

—What?...

—Have a smoke!

Je les entends rire sous leurs couvertures.

—Père, vous savez où nous sommes? Allons-nous bientôt partir?

—Oui, oui, ça va. Attendez quelques instants encore. Au si-

gnal que je donnerai, vous vous lèverez comme un seul homme pour déguerpir au plus vite, car il fait terriblement froid. Ne prenez pas la peine de ficeler vos traînes. Franklin n'est pas bien loin.

Quelques instants plus tard, le branle a été donné. Tableau des plus pittoresque. Quatre traînes qui glissent, rapides, sur le Grand Lac de l'Ours, non loin du Cercle polaire. Quatre hommes nerveux, qui courent sans reprendre haleine comme des évadés de prison, s'agitent et gesticulent, comme des lunatiques, des fous en excursion.

A onze heures et demie, nous étions à Franklin. Enfin!... Quelle détente!... Quelle satisfaction! Voyons le thermomètre. Il mar-

que, tout bonnement, 58 degrés Fahrenheit!

Et maintenant, un petit bilan. Tout compte fait, j'ai le nez gelé sur toute sa surface (ce qui n'est pas peu dire). Gelées aussi les joues, une oreille et la nuque. Gelés, enfin, dix doigts de mes deux mains. Dégâts plutôt superficiels, d'ailleurs.

Mes compagnons ne sont pas logés à meilleure enseigne. Bref, nous faisons tous belle figure.

Dès mon arrivée à Franklin, les Indiens se mettent à me gâter. Sans attendre que j'en exprime le désir, ils se chargent avec émulation de tout travail auquel se refusent mes mains.

Je n'avais plus moi-même qu'à patienter et laisser à Dame Nature le temps de me refaire une peau.

Trois années de captivité en Corée

(suite de la page 1)

civils avaient pillé sans scrupule: il n'en fut pas de même pour l'armée. J'ai vu abattre sur le trottoir un soldat nord-coréen porteur d'argent sud-coréen, infraction grave aux règlements militaires. Dès la tombée du jour, le couvre-feu paralysait la ville. Les sentinelles disposées tous les cent mètres le long des principales rues tiraient sans avertissement et sans sommation.

Au bureau de la Sécurité où je me trouvais après mon arrestation, et où je passai plusieurs jours dont la plupart des heures furent consacrées à des interrogatoires, je vis défiler bon nombre de prisonniers civils coréens. Nous dormions sur la dure. On nous servait le matin et le soir une boule d'orge bouilli avec une pincée de sel noir.

Au nombre des prisonniers, bientôt des déportés, se trouvaient sept personnalités sud-coréennes, comprenant cinq députés, un homme de main de Syngman Rhee et l'avant-dernier ministre de l'Intérieur Kim. Ils vivent, à l'heure actuelle, dans la mesure où l'on peut supposer qu'ils vivent encore, dans un camp de la frontière sud-Mandchourienne. Ils avaient pourtant exprimé le désir, de bonne ou de mauvaise foi, de collaborer avec leurs nouveaux maîtres, mais ceux-ci refusèrent de leur faire confiance. Ils sont censés y être soumis à une rééducation politique. découvrir un monde nouveau, et se repentir de leurs erreurs passées. D'emblée, ils avaient été encadrés par de jeunes transfuges sud-coréens chargés de leur rappeler à chaque

instant la nécessité de "réfléchir" et d'"étudier". Je garde le souvenir particulièrement vif d'un vieux général dont le nom était Lee, tout ridé et desséché, qui faisait partie de notre convoi quand je fus à mon tour déporté, et qui s'était accroupi à mes côtés dans le wagon de marchandises qui nous emmenait vers Pyongyang. Nous étions cinquante-cinq, dont huit étrangers: quatre Français, un Anglo-Coréen, un Allemand et deux Japonais. Le général Lee, vieux patriote coréen militant, avait passé vingt-cinq ans dans les geôles japonaises. Il me disait: "J'ai l'habitude de je n'ai goûté à la liberté que pendant quelques années, je reprends ma vieille routine. L'essentiel, c'est de garder le sourire". Et il souriait, avec ses dernières dents.

Maurice CHATELoup

L'eau à la bouche

Ayant dépassé Lyon, il y a quelques jours, j'avais abandonné la Route Bleue par laquelle s'écoulait, ininterrompu, le flot des voitures (et aussi des "poids lourds") qui fonceaient vers le sud. J'ai un faible pour les petites villes de province que leur éloignement protège de cette marée rouillante et tonitruante. Je décidai de passer la nuit dans une de ces localités où le "Guide Michelin" désigne par un astérisque une "bonne table".

A l'hôtel, on nous accueillit à bras ouverts, comme si nous avions été attendus. J'aurais eu la faiblesse d'attribuer cet accueil à ma bonne mine si je n'avais remarqué que le volume à couvrir rouge que je portais à la main attirait l'attention de l'hôte.

—Je vois, dit-elle, que vous avez l'édition 1953 du "Guide Michelin". Me permettez-vous d'y jeter un coup d'oeil.

La dernière édition de ce guide venait de paraître le jour même, et l'unique librairie du lieu n'en était pas encore approvisionnée. A l'appel de sa femme, le "chef", abandonnant ses fourneaux, accourut en chaussant ses lunettes. Je les vis feuilleter le volume d'un doigt fébrile; mais, bientôt, un sourire éclaira leur visage... Il ne m'était pas bien difficile de deviner la raison de leur satisfaction puisque moi-même, quelques instants plus tôt, j'avais choisi leur maison parce que le "Guide Michelin" la désignait à mon attention par une étoile. Ce simple petit signe typographique représentait pour eux, dans les mois à venir, quelques fournées de clients attirés par la promesse d'un bon repas.

Le "Guide Michelin" a repéré ainsi 641 "bonnes tables" dans toute la France.

Les maisons qui méritent deux étoiles ne dépassent pas le nombre de soixante-deux: "table excellente, mérite un détour", précise le guide.

cellente, mérite un détour", précise le guide.

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, Chambre 524, Edifice Canada Cement, Montréal (2e),

Messieurs,

Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffes la mention inutile).

Ci-inclus chèque de..... à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.

Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter \$5 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

BURIDAN